

## Le français et d'autres langues dans l'éducation en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle\*

Vladislav Rjéoutski  
University of Bristol  
[vladislav.rjeoutski@bristol.ac.uk](mailto:vladislav.rjeoutski@bristol.ac.uk)

---

### Abstract

«Французский и другие языки в образовании в России 18 века»

Статья исследует процесс изучения французского и других живых языков в частном и государственном образовании в России в 18 веке. Основные задачи этого исследования – понять, какие слои российского общества имели возможность изучать французский и другие иностранные языки, в каких целях они это делали, кто их учил и какого уровня в освоении языков они смогли достичь в процессе обучения. Среди крупных учебных заведений, на примере которых изучается этот вопрос—Сухопутный шляхетный кадетский корпус, Морской кадетский корпус, Московский университет и Смольный институт. В ряде случаев (Сухопутный шляхетный кадетский корпус, Морской кадетский корпус) широко привлекаются архивные материалы, которые позволяют понять, какая часть учеников этих заведений изучала французский по сравнению с немецким языком—главным конкурентом французского в России на протяжении всего 18 века, как это соотношение менялось во времени, как методики, применявшиеся в этих учебных заведениях, повлияли на изучение иностранных языков кадетами. Исследование частного образования позволяет увидеть существенные отличия между частным и государственным секторами, несмотря на то, что преподаватели в обоих случаях были, как правило, иностранного происхождения. Анализ социального состава изучавших языки в частном секторе и в дворянских учебных заведениях дает основания сделать вывод о том, что речь идет о группах, хотя и принадлежавших к дворянскому сословию, но существенно отличавшихся по своему социальному уровню. В целом публикуемое исследование позволяет, вместо стереотипных и весьма неточных представлений о дворянском франко-русском билингвизме, предложить гораздо более точную модель, учитывающую как многоязыковой характер обучения, так и сложную социальную стратификацию языковых навыков в русском обществе, и, таким образом, более точно оценить степень языковой модернизации российской элиты в 18 веке.

---

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le français était en passe de devenir la *lingua franca* de l'Europe et l'élément inséparable de l'identité nobiliaire. La Russie, dans son ouverture à l'Occident, assimilait les nouveaux modèles culturels. Pour elle, dans cette période de mutations, les langues étrangères étaient d'une importance capitale. L'étude de l'apprentissage de ces langues revêt donc, pour l'histoire de la culture russe, un grand intérêt qui dépasse de loin celui de l'histoire d'une discipline scolaire. Comment, sur le plan linguistique, la société russe a-t-elle réagi aux changements liés au contexte européen et au désir du tsar-réformateur d'arracher son pays à sa légendaire "barbarie"? Comment et sous quelles formes l'apprentissage des langues se développa-t-il en Russie? Quels groupes de la population russe avaient accès à l'enseignement du français, quel niveau atteignirent-ils et quelles difficultés rencontrèrent-ils sur ce chemin? Cet article tâchera de répondre à ces questions.

Alors que l'histoire de l'enseignement de l'allemand en Russie a attiré les regards des chercheurs,<sup>1</sup> celle du français, paradoxalement, est restée largement ignorée.<sup>2</sup> Les travaux de Sergueï Vlassov, portant sur l'histoire de la didactique du français, constituent une exception.<sup>3</sup> Cependant, du point de vue de l'histoire sociale, cette question n'a pas été abordée, même si plusieurs études axées sur l'histoire de l'éducation, particulièrement celle des élites, contiennent des données exploitables dans cette perspective.<sup>4</sup>

Notre étude porte sur l'aspect social de cette histoire, sans en ignorer l'aspect proprement didactique. Nous laisserons de côté l'analyse détaillée du contenu des cours qui, on le sait, dépassait les objectifs proprement linguistiques: l'apprentissage de la langue se doublait de celui de normes de comportement, de modèles politiques, etc. Nous allons présenter l'évolution de l'enseignement du français dans les secteurs privé et public sans parler des écoles religieuses, dont il sera question dans l'article écrit par Ekaterina Kislova, et en touchant peu aux ouvrages didactiques qui seront discutés dans l'article de Sergueï Vlassov. Pour la commodité, nous avons divisé le XVIII<sup>e</sup> siècle en trois périodes: l'époque de Pierre le Grand (du début du règne individuel de Pierre jusqu'à sa mort, 1696-1725); celle de ses successeurs, jusqu'au renversement de Pierre III (1726-1762), et celle de Catherine II et de Paul I<sup>er</sup> (1762-1801). Il serait faux de penser que les changements dans l'enseignement des langues en Russie survenaient au gré des révolutions politiques. Cependant les actions des

---

\* Je profite de cette occasion pour remercier mes collègues qui ont pris le temps de relire le manuscrit et m'ont donné des conseils précieux (dans l'ordre alphabétique): Gesine Argent, Rodolphe Baudin, Henri Besse, Alexeï Evstratov, Derek Offord et Vladimir Somov.

<sup>1</sup> К. Кох, "Преподавание немецкого языка как иностранного в России XVIII века," in *Немцы и развитие образования в России*, Г. И. Смагина (dir.) (С.-Петербург: БАН, 1998), 35-46; Kristine Koch (maintenant Dahmen), *Deutsch als Fremdsprache im Rußland des 18. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte des Fremdsprachenlernens in Europa und zu den deutsch-russischen Beziehungen* (Berlin, New York: De Gruyter, 2002); Helmut Glück, Yvonne Pörzgen, *Deutschlernen in Russland und in den baltischen Ländern vom 17. Jahrhundert bis 1941. Eine teilkommentierte Bibliographie* (Wiesbaden: Harrassowitz, 2009).

<sup>2</sup> Peut-être le seul travail qui prétend à une synthèse est l'article de Nadejda Kouzmina (Kriajeva), "Les langues vivantes dans les établissements éducatifs russes au siècle des Lumières. En amont de l'histoire de l'enseignement du français aux russophones," in *Documents HFLES* 35 (2005), 7-26. Cependant, cette étude est basée sur des documents réglementaires (différents statuts) et ne traite pas de la pratique de l'apprentissage des langues en Russie.

<sup>3</sup> Par exemple: С. В. Власов, "Гувернер Пьер де Лаваль, автор первой в России двуязычной грамматики французского языка (1752-1753)," in *Франкоязычные гувернеры в России. Французский ежегодник 2011*, А. В. Чудинов, В. С. Ржеуцкий (dir.) (Москва: ИВИ РАН, 2011), 178-189; Vladislav Rjéoutski et Sergueï Vlassov, "L'enseignement de la grammaire française en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle: enseignants, méthodes et livres utilisés," à paraître dans les actes du colloque international "Grammaire et enseignement du français langue étrangère et seconde," Nadia Minerva (dir.) (Raguse, Italie, juin 2012).

<sup>4</sup> On peut mentionner, sans prétendre à l'exhaustivité, les travaux de Н. П. Черепнин, *Императорское воспитательное общество благородных девиц: Исторический очерк, 1764-1914* (С.-Петербург: Гос. Тип., 1914-1915), 3 vol.; П. Столпянский, "Частные школы и пансионы Петербурга во второй половине XVIII в.," *Журнал Министерства Народного Просвещения*, mars 1912, vol. 38, Отдел по народному образованию, 1-23; К. В. Сивков, "Частные пансионы и школы Москвы в 80-х гг. XVIII в.," *Исторический архив* 6 (1951), 315-323. Parmi les études récentes, je me permets de renvoyer à mes propres travaux: Vladislav Rjéoutski, "Les écoles étrangères dans la société russe au siècle des Lumières," *Cahiers du monde russe* 46/3 (2005), 473-528; *Le Précepteur francophone en Europe, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Vladislav Rjéoutski et Alexandre Tchoudinov (dir.) (Paris: L'Harmattan, 2013).

autorités ont pesé dans cette évolution et chaque période apporte son lot de nouveautés. L'enseignement du français sera comparé à l'enseignement de l'allemand, le grand concurrent du français pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, et de l'anglais.

## 1. *Epoque de Pierre le Grand*

### 1.1. *Etablissements scolaires*

On trouvait déjà, au XVII<sup>e</sup> siècle, quelques écoles et précepteurs étrangers au Faubourg des étrangers près de Moscou, dont les habitants se préoccupaient de l'éducation de leurs enfants. A la fin du XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on comptait à Moscou quatre écoles paroissiales, deux luthériennes, une réformée hollandaise et une catholique.<sup>5</sup> Les enseignants venaient principalement de pays de langue allemande. Ils avaient souvent fait des études dans les universités allemandes, notamment à Halle.<sup>6</sup> La présence de ces enseignants expérimentés incita quelques familles russes, nobles et orthodoxes, à placer leurs enfants dans ces écoles. Les jésuites leur ouvrirent leurs portes en comptant trouver des appuis dans ce milieu influent proche du tsar. Ces écoles furent chargées à plusieurs reprises par les autorités russes de former les Russes au latin, au hollandais, à l'allemand, voire au suédois,<sup>7</sup> mais pas au français, qu'elles n'avaient pas dans leur cursus, semble-t-il.<sup>8</sup>

Les besoins du Département des affaires étrangères (*Possolski prikaz*) en connaisseurs des langues européennes augmentèrent au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est à la veille du voyage de Pierre I<sup>er</sup> en Europe avec la "Grande ambassade" (1697-1698), qu'on ordonna, notamment aux *boyards*, d'envoyer leurs enfants auprès des frères Lichudes, deux moines grecs se trouvant alors à Moscou, pour apprendre l'italien, mais le français n'était pas non plus enseigné chez les Lichudes.<sup>9</sup> Au lendemain du retour du tsar, il fut question d'organiser quelques écoles de latin et "d'autres langues" (1699).<sup>10</sup> En 1701, le *Possolski prikaz* dépêcha six clercs de chancellerie pour apprendre l'allemand, le latin et le français, afin de servir ensuite comme traducteurs aux Affaires étrangères.<sup>11</sup>

<sup>5</sup> В. А. Ковригина, *Немецкая слобода Москвы и ее жители в конце XVII – первой четверти XVIII вв.* (Москва: Археографический центр, 1998), 297-299.

<sup>6</sup> Eduard Winter, *Halle als Ausgangspunkt der deutschen Russlandkunde im 18. Jahrhundert* (Berlin: Akademie-Verlag, 1953).

<sup>7</sup> Ковригина, *Немецкая слобода Москвы*, 308-312.

<sup>8</sup> Ковригина, *Немецкая слобода Москвы, passim*. Likhatcheva affirme au contraire que le français était enseigné à l'école de l'église luthérienne du Faubourg des étrangers. Е. Лихачева, *Материалы для истории женского образования в России (1086-1856)* (С.-Петербург: Тип. М. М. Стасюлевича, 1899), 58.

<sup>9</sup> Cité d'après Ю. К. Воробьев, И. В. Седина, *Западноевропейские языки в русской культуре XVIII века* (Саранск: Мордовский университет, 2007), 30; Д. Н. Рамазанова, "Богоявленская школа Лихудов—первый этап Славяно-греко-латинской академии," in *Очерки феодальной России*, С.Н. Кистерев (dir.), vol. 7 (Москва: Рохос, 2002), 211-237; Д. Н. Рамазанова, "Источники для изучения Итальянской школы Иоанникия и Софрония Лихудов (челобитные учеников и учителей)," in *Очерки феодальной России*, С. Н. Кистерев (dir.), vol. 13 (Москва- С.-Петербург: URSS, 2009), 293-313.

<sup>10</sup> М. М. Богословский, *Петр I. Материалы для биографии* (Москва: ОГИЗ, Госполитиздат, 1940-1948, 5 vol.), vol. 4, 288, mentionné dans: Воробьев, Седина, *Западноевропейские языки*, 31.

<sup>11</sup> Воробьев, Седина, *Западноевропейские языки*, 31.

Une école axée sur l'enseignement des langues fut fondée en 1703 à Moscou par un pasteur allemand, Johann Ernst Glück, amené en Russie après la prise de Marienburg par les troupes russes en 1702. L'établissement reçut le soutien du *Possolski prikaz*, qui comptait former des traducteurs.<sup>12</sup> Glück mourut en 1705 et son école fut reprise par d'autres Allemands. Comptant à peine une vingtaine d'élèves en 1704, elle vit ses effectifs augmenter jusqu'à cent dans les années suivantes.<sup>13</sup> En 1714, elle fut transférée à Saint-Pétersbourg. On y enseignait le latin, l'italien, le grec, l'allemand, le suédois et le français, ce qui montre une orientation large privilégiant les langues importantes du point de vue culturel et/ou du point de vue commercial et géostratégique. Les élèves apprenaient deux langues, voire plus.<sup>14</sup> Le cursus incluait aussi la danse, l'équitation et la politesse "façon française et allemande," reflet des tendances dans l'éducation des élites européennes dans lesquelles la sociabilité occupait désormais une place non négligeable. Il y avait au moins un enseignant français, Jean Merlot, de son vrai nom Lambert, né à Moscou de père français. Mais le français fut enseigné aussi par Josef Hagen, qui se disait Italien, et par des Allemands. La plupart des enseignants étaient des Allemands originaires de Halle car Glück avait conclu un contrat avec Francke, recteur de l'université de Halle, afin d'inviter des enseignants pour son école.<sup>15</sup>

Le français ne semble avoir été enseigné dans aucun autre établissement scolaire de cette époque, même pas à l'Académie de marine, pourtant dirigée pendant un temps par un Français. Les langues étaient certes nécessaires pour comprendre les enseignants étrangers ne maîtrisant pas le russe et la question des traducteurs se posait parfois, comme à l'École de navigation à Moscou (future Académie de marine). Mais il n'y avait pas du tout ou très peu d'enseignants francophones alors dans ces écoles; les Allemands ou les Britanniques, comme à l'École de navigation, restant parfois longtemps en Russie, apprenaient le russe et commençaient à délivrer leurs cours dans la langue de leurs élèves.<sup>16</sup>

### 1.2. Enseignement privé

En revanche, le français fut enseigné dans le secteur privé. Qui étaient les premiers élèves? D'abord les enfants des familles de dignitaires russes assez haut placés: le prince Boris Alexeevitch Golitsyne (1651 ou 1654-1714), apparenté à la famille du tsar, éducateur de Pierre, qui occupa ensuite des postes importants; le prince Boris Fedorovitch Golitsyne (mort en 1702), voïvode à Smolensk, dont les frères occupèrent des positions importantes sous Pierre le Grand; le prince Piotr Alexeevitch Golitsyne (1660-1722), qui étudia à Venise, et fut plus tard diplomate, ambassadeur de Russie à Vienne, sénateur et président du Collège de commerce; le prince Nikita Ivanovitch Repnine (1668-1726), l'un des grands chefs militaires lors de la guerre du Nord, feld-

---

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Ковригина, *Немецкая слобода Москвы*, 315-318.

<sup>14</sup> Воробьев, Седина, *Западноевропейские языки*, 32.

<sup>15</sup> Ковригина, *Немецкая слобода Москвы*, 319-322. Certains des professeurs allemands connaissaient le français. *Ibid.*, 319-328.

<sup>16</sup> Sur les enseignants étrangers à l'École de navigation, puis à l'Académie de marine, et les problèmes soulevés par l'absence de langue de communication commune, voir Ф. Веселаго, *Очерки истории Морского кадетского корпуса* (С.-Петербург: Типография Морского кадетского корпуса, 1852), *passim*.

maréchal et un temps chef du Collège de la guerre (ministre de la Guerre). Plusieurs étrangers au service de la Russie ou y résidant employaient également des étrangers pour faire apprendre le français à leurs enfants: le marchand Werner Meller (1680-1750), qui avait accompagné la Grande ambassade en qualité de page, puis avait étudié à l'université de Halle; Laurentius Blumentrost (1692-1755), médecin de Pierre le Grand, puis premier président de l'Académie des sciences de Pétersbourg; l'Écossais James Bruce (1670-1735), homme d'État, militaire (futur général-feld-maréchal) et savant... Tous les membres de ce cercle étaient donc proches du tsar-réformateur. Dans le cas du prince Dimitri Kantemir, père du futur écrivain et diplomate russe Antioche Kantemir, en plus de sa proximité avec le tsar, on pourrait attribuer le choix du français au niveau culturel de la famille (D. Kantemir était notamment connu pour ses travaux d'histoire) et à sa compréhension du rôle du français dans la culture européenne de cette époque. Mais le français n'était pas la seule langue "de culture" apprise par Antioche, qui maîtrisait aussi l'italien.<sup>17</sup>

Les alliances ont pu jouer un rôle dans la diffusion du goût pour le français. Un certain Henry Jacques Pirard, après avoir travaillé à Stockholm, vint en Russie où il fut engagé en 1726 par Alexandre Fedorovitch Golovine (1694-1731). Golovine, capitaine de vaisseau (kapitan-leïtenant), avait épousé Natalia Petrovna Chafirov (1698-1728), fille de Piotr Pavlovitch Chafirov (1669-1739). D'abord traducteur aux Affaires étrangères, Chafirov devint "secrétaire intime," puis vice-chancelier de l'Empire et reçut le titre de baron grâce au père de Golovine, Fedor Alexeevitch Golovine (1650-1706), chancelier, chef des Affaires étrangères. Le français, qui évinçait le latin comme langue de la diplomatie, était important pour les fonctions diplomatiques remplies par Chafirov, mais aussi pour le façonnement de soi en tant qu'un européen cultivé: il possédait une bibliothèque dans laquelle les œuvres de littérature française occupaient une place de prédilection. Il n'est guère étonnant que le jeune Golovine, n'ayant probablement aucun besoin de connaître le français dans le cadre de sa profession, engagea pour ses enfants un précepteur français.

Le français fut enseigné non seulement aux garçons nobles, mais également à leurs sœurs, comme chez le prince B. I. Kourakine, le prince You. Troubetskoï, le comte G. I. Golovine et le prince A. D. Menchikov. Le tsar leur avait montré l'exemple: ses propres filles, fils et nièces apprenaient le français, notamment avec la comtesse de Launoy, et la danse avec Etienne Rambourg, tous les deux français.<sup>18</sup> L'agent diplomatique français à Pétersbourg, Lavie, rapportait que la tsarine avait demandé à la princesse Elisabeth de se perfectionner particulièrement en français. Le but était sans doute politique: ses parents voulaient la marier avec le dauphin ou un prince de sang français.<sup>19</sup>

La demande en précepteurs n'était pas encore grande, mais l'offre non plus. Les noms des précepteurs enseignant le français sont très rares dans les documents de l'époque. Le prince N. I. Repnine utilisait les services de son subalterne, le major

<sup>17</sup> Le français fut enseigné à Antioche par Johann Gotthilf Vockerodt invité en Russie dans les années 1710 par James Bruce, déjà mentionné, avant de passer chez les Kantemir.

<sup>18</sup> X. Б. Миних, "Очерк, дающий представление об образе правления Российской империи," in *Безвременье и временщики. Воспоминания об "Эпохе дворцовых переворотов" (1720-1760)*, compilation, préface et commentaires par E. Анисимов (Ленинград: Худ. Литература, 1991), 55.

<sup>19</sup> *Сборник Русского императорского исторического общества*, vol. XL, n°15 (1719), indication dans Лихачева, *Материалы*, 48.

Colberg, d'origine française, qui enseignait le français au fils de Repline au lieu d'accomplir son service. Selon les observateurs étrangers, les prisonniers de guerre suédois fondaient quelquefois des écoles privées et le français pouvait y être enseigné à coté du latin, des mathématiques ou de la morale.<sup>20</sup> Plusieurs seigneurs russes avaient comme éducateurs de leurs enfants des officiers suédois: M. Korsakov, vice-gouverneur de Moscou, le prince S. B. Golitsyne, le prince You. Golitsyne (?), etc.<sup>21</sup> La noblesse suédoise était déjà largement francophone à cette époque.

Plusieurs Russes, et non seulement des aristocrates, apprirent le français ainsi que d'autres langues à l'étranger où ils furent envoyés par Pierre le Grand pour l'apprentissage de métiers divers. Selon certains indices, ces Russes comprenaient l'importance grandissante du français en tant que langue de la diplomatie, de la culture et de la bonne société. Le futur diplomate prince Ivan Andreevitch Chtcherbatov (1696-1761), consacra le plus clair de son temps à Londres en 1717-1723 à l'apprentissage du français avec un maître de langue.<sup>22</sup> Ses lettres-exercices rédigées à Londres, le journal intime écrit en français à Saint-Pétersbourg en 1725-1727 par Piotr Danilovitch Apostol (mort en 1758), fils de l'hetman de l'Ukraine éduqué en Russie, montrent les résultats brillants de l'apprentissage du français dans quelques familles dont le nombre était encore très restreint.<sup>23</sup>

## 2. Après l'époque de Pierre le Grand

### 2.1. Etablissements d'éducation publics

Avec la fondation de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg en 1724, apparut un établissement public qui dispensait un enseignement du français. L'étude des langues y était une étape préparatoire aux autres études. En 1724, un rapport soumis au Sénat précisait que, pour la compréhension des cours, la principale langue était le latin; outre le latin, les étudiants devaient apprendre l'allemand, le français et le grec: beaucoup de livres scientifiques étaient écrits dans ces langues et l'allemand et le français étaient utiles pour "la vie en société et la communication."<sup>24</sup> Avant de diriger l'étudiant vers les études scientifiques, l'Académie s'assurait d'ailleurs de ses connaissances linguistiques.<sup>25</sup>

Le premier professeur de français, Henri de Combles, fut engagé pour cinq ans.<sup>26</sup> Après sa mort, en 1735, il fut remplacé par Jean-Daniel Ruynat. Ces enseignants n'avaient pas beaucoup d'élèves: en 1729, la classe de Combles comptait quelques

<sup>20</sup> Ф. Вебер, "Записки Вебера о Петре Великом и его преобразованиях," in *Русский Архив*, 9 (1878), 1398-1399. Mention dans: Воробьев, Седина, *Западноевропейские языки*, 32.

<sup>21</sup> Ковригина, *Немецкая слобода Москвы*, 361.

<sup>22</sup> Voir Vladislav Rjéoutski & Derek Offord, "Teaching and learning French in the early eighteenth century: Ivan Shcherbatov's letters to his French teacher," in *The History of the French Language in Russia*: [Online corpus of documents](#) (consulté le 28.07.2013).

<sup>23</sup> Voir une sélection des lettres de Chtcherbatov sur le site mentionné ci-dessus: [The History of the French Language in Russia](#); П. Д. Апостол, "Дневник. (Май 1725 г.-май 1727 г.)," traduit d'après l'original français, in *Киевская старина*, vol. 50, 7/8 (1895), 100-155.

<sup>24</sup> М. И. Сухомлинов, *Материалы для истории Императорской Академии наук* (С.-Петербург: Имп. Академия наук, 1885-1900, 10 vol.), vol. 1, 76-77 (sans date précise, non signé).

<sup>25</sup> Dans une lettre du 20 août 1725, un employé de l'Académie demande à Laurent Blumentrost, de fait le chef de l'Académie, quelles sciences devaient étudier les frères Korovine et explique que le premier a appris le latin et l'allemand et le second apprenait à Moscou le français et l'allemand. *Ibid.*, 137.

<sup>26</sup> Pour 300 roubles par an. *Ibid.*, 141-142.

étudiants à peine, tous, semble-t-il, d'origine allemande!<sup>27</sup> En 1735, Ruynat n'avait que deux élèves, sans doute aussi d'origine allemande si l'on juge d'après leurs noms.<sup>28</sup> Les méthodes et les compétences de ces enseignants étaient sans doute en partie responsables de cet état de choses. Les deux maîtres étaient des enfants de huguenots établis en Allemagne (de Combles né à Berlin dans la famille d'un pasteur huguenot, Ruynat à Erlangen, sa famille vivait en 1735 à Berlin).<sup>29</sup> Ils maîtrisaient donc le français et l'allemand, mais ignoraient le russe. Ils enseignaient le français à travers l'allemand, en entraînant les élèves à traduire du français en allemand et vice versa.<sup>30</sup> La connaissance préalable de l'allemand était donc indispensable pour commencer le français ce qui pénalisait les Russes (mais pas les nobles baltes). Cette situation fut même officialisée en 1735: désormais seuls les élèves ayant appris suffisamment l'allemand étaient admis en classe de français.<sup>31</sup>

Les élèves de Ruynat "n'avaient aucuns principes" [ne connaissaient pas les règles—V.R.], il leur faisait donc "écrire un recueil ou abrégé de la grammaire de Pepliers,<sup>32</sup> et d'autres bons auteurs"; "présentement le premier explique les lettres de Rabutin, et traduit aussi des lettres allemandes en françois, précisait-il; le second commence à expliquer quelques histoires de la grammaire de Pepliers."<sup>33</sup>

Vers le milieu du siècle la situation changea. On voit beaucoup plus de noms russes parmi les élèves des classes françaises à l'école académique. Ce fut Pierre Louis Leroi qui remplaça Ruynat. En sa qualité d'inspecteur de l'école académique, il envoyait régulièrement des rapports au président de l'Académie. Il enseignait le français à quelques militaires russes et parfois à des enfants de nobles, envoyés à l'Académie pour parfaire leur éducation. Parmi eux, les jeunes princes Piotr et Mikhaïl Chtcherbatov, fils du capitaine à la retraite Timofeï Ivanovitch Chtcherbatov; Vassili Egorovitch Teplov, parent du puissant Grigori Teplov (et plus tard traducteur, auteur d'une adaptation de la grammaire française de Restaut);<sup>34</sup> Alexandre Bibikov, probablement Alexandre Iliitch (1729-1774), futur homme d'Etat, général-en-chef; l'Ukrainien Grigori Poletika (1725-1784), plus tard traducteur et écrivain. On trouve aussi des gens d'origine plus obscure<sup>35</sup> et des enfants d'employés de la cour impériale ou ceux d'employés de l'Académie elle-même.<sup>36</sup> Presque tous ces élèves étaient

<sup>27</sup> On trouve deux noms dans la liste des élèves du *gymnase* (école) académique: l'un né cependant à Saint-Pétersbourg, l'autre originaire de Königsberg. *Ibid.*, 605.

<sup>28</sup> *Ibid.*, vol. 2, 735; Gust. Henr. Raiser et Henr. Purpur.

<sup>29</sup> Voir leurs biographies dans *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, Anne Mézin et Vladislav Rjéoutski (dir.) (Ferney-Voltaire: CIEDS, 2011), vol. 2, 223, 731.

<sup>30</sup> *Ibid.*, vol. 2, 588-589.

<sup>31</sup> Koch, *Deutsch als Fremdsprache im Russland*, 148. D'ailleurs l'apprentissage de l'allemand n'était pas d'un abord plus facile pour les Russes car il était enseigné à travers le latin. Сухомлинов, *Материалы*, vol. 3, 582.

<sup>32</sup> Sur cette grammaire, voir l'article de S. Vlassov publié dans ce numéro de *Vivliofika*.

<sup>33</sup> Сухомлинов, *Материалы*, vol. 2, 735-736 (juin 1735).

<sup>34</sup> Voir l'article de S. Vlassov publié dans ce numéro de *Vivliofika*.

<sup>35</sup> Alexeï Protassievitch Protassov, d'une famille de soldat, plus tard étudiant à l'université de Leyde et à celle de Strasbourg où il soutint sa thèse et devint professeur à l'Académie des sciences et membre de l'Académie russe; un Postnikov, fils d'un *protocoliste* du collège de la Guerre; un fourrier du régiment de la Garde Semionovski, etc.

<sup>36</sup> Le fils d'un cuisinier à la cour Otto, apparemment d'origine allemande; les fils de l'*adjunkt* de l'Académie Fischer (en 1746 et 1747). Сухомлинов, *Материалы*, vol. 8, 168, 170, 171, 218, 219, 451, 562. L'attention à la formation des enfants des employés de la cour impériale était constante à partir du

envoyés à l'Académie non pour apprendre l'allemand, mais pour apprendre le français, parfois aussi le latin et quelques autres disciplines.

Vers le milieu du siècle, l'allemand pouvait être appris à l'Académie par l'intermédiaire du français, du moins Leroi plaça-t-il les jeunes princes Chtcherbatov, qui ne savaient ni lire ni écrire en français, en classe inférieure... d'allemand pour leur apprendre à écrire en français. Ce n'est que quand ils surent écrire en français (c'est-à-dire sans doute connaissaient l'alphabet) qu'il les mit en classe de français. Leroi donnait parfois des cours individuels à ces élèves pour les préparer à suivre ses cours avec le reste de la classe; il utilisait surtout la grammaire de Des Pepliers.<sup>37</sup>

Depuis 1742, il existait une école des pages dans laquelle on apprenait le français et l'allemand, l'histoire, la géographie et l'arithmétique, enseignés par le chambellan des pages. A partir de 1745, un Allemand d'une bonne famille de Saxe, Johann Friedrich Freisleben, occupa cette place. Ce n'est peut-être pas un hasard si en 1753, après la mort de Freisleben, les pages furent confiés à un Français, Guillaume de Foligny: avec une communication plus intense avec les cours étrangères, l'importance de la bonne maîtrise du français s'accrut; mais cette nomination coïncida aussi avec l'entrée en force du "parti français" associé aux noms du nouveau favori francophile, Ivan Chouvalov, et des Vorontsov.<sup>38</sup> A la fondation du Corps des pages en 1759, on prit clairement pour modèle la cour de Versailles.<sup>39</sup> Le protégé de Chouvalov, le baron Théodore-Henri de Tschudy, nommé chambellan des pages, rédigea un mémoire qui servit de base pour l'éducation des pages. Le français figurait parmi les matières enseignées, mais d'autres matières furent sans doute enseignées en français. En effet, il n'y avait que deux professeurs, Lithen et Lespine de Morembert, ancien comédien français à la cour de Russie. Ce dernier, à part le français, devait enseigner l'écriture, l'histoire, la géographie et l'héraldique, sans doute en français.<sup>40</sup> Un exercice de langue fut imposé aux pages par l'impératrice la même année: ils devaient traduire en russe des comédies françaises, en faire des extraits et les présenter à l'impératrice avant la représentation de ces pièces à la cour.<sup>41</sup>

---

règne d'Elisabeth (1741-1762). Il n'existait pas d'institution chargée de cet apprentissage ce qui explique pourquoi ce fardeau incombait à l'Académie. Sous Elisabeth aussi, il existait trois écoles privées financées par la cour dans lesquelles étaient éduqués les enfants des employés de la cour, les orphelins connus de l'impératrice et de ses courtisans, les chantres de la cour, etc. Une école fut confiée en 1752 à un Français, Jean Antoine Richard. L'objectif était de donner une bonne éducation à ces enfants pour les avantager dans la vie. A la fin des études, les élèves furent placés dans l'armée (comme officiers subalternes au régiment de la garde Préobrajenski), comme apprentis (au département de la construction des bâtiments et des jardins, à la manufacture de porcelaine, à l'Académie des beaux-arts...), etc.; d'autres revenaient à la cour. Ces enfants apprenaient l'arithmétique, les mathématiques, la géographie, l'allemand et le français. Le français, toujours de paire avec l'allemand, était donc considéré comme nécessaire quelle que fût la porte par laquelle on sortait dans la vie d'adulte, qu'on fût officier dans l'armée ou maître dans une manufacture de porcelaine. RGADA, fonds 14, op. 1, d. 186 (1759-1769); Г. А. Милорадович, *Материалы для истории Пажеского Его Императорского Величества корпуса. 1711-1875* (Киев: М. П. Фриц, 1876), 19.

<sup>37</sup> Сухомлинов, *Материалы*, 219.

<sup>38</sup> Милорадович, *Материалы*, 17-18.

<sup>39</sup> *Ibid.*, 25.

<sup>40</sup> *Ibid.*, 24-25.

<sup>41</sup> *Ibid.*



L'école de la noblesse la plus connue en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle est le Corps des cadets nobles,<sup>42</sup> fondée à Saint-Pétersbourg en 1731 et destinée à l'éducation des fils des familles nobles, russes et baltes, sujets de l'Empire. Les familles des élèves venaient principalement d'un milieu noble assez pauvre. On peut en juger par une liste de 1764 trouvée aux archives du Corps: elle n'inclut que 156 élèves qui finissaient leurs études au Corps, mais est suffisamment grande pour qu'on puisse avoir une idée de l'origine sociale des élèves.

Tableau 1. Composition sociale des élèves du Corps (d'après une liste de 1764)<sup>43</sup>

| Catégorie                     | Nobles baltes et étrangers | "Béjaunes" ( <i>nedorosli</i> ) | Sans serfs | 1 à 50 serfs | 51 à 100 Serfs | 101 à 200 serfs | 201 serfs et plus |
|-------------------------------|----------------------------|---------------------------------|------------|--------------|----------------|-----------------|-------------------|
| Nombre de serfs <sup>44</sup> | 48<br>(31%)                | 3<br>(2%)                       | 14<br>(9%) | 56<br>(36%)  | 15<br>(10%)    | 10<br>(6%)      | 10<br>(6%)        |

Les chiffres pour la noblesse russe seule (% des familles russes, soit 105 familles):

Tableau 2. Composition sociale des élèves russes seulement (1764)

| Catégorie       | Sans serfs    | 1 à 20 serfs | 21 à 50 serfs | 51 à 100 serfs | 101 à 200 serfs | 201 serfs et plus |
|-----------------|---------------|--------------|---------------|----------------|-----------------|-------------------|
| Nombre de serfs | 14<br>(13,5%) | 26<br>(25%)  | 30<br>(28,5%) | 15<br>(14%)    | 10<br>(9,5%)    | 10<br>(9,5%)      |

On considère parfois que la petite noblesse est celle qui n'avait pas de serfs ou en possédait jusqu'à 20. Dans ce cas, la petite noblesse constituait presque 40% de tous les élèves russes. La noblesse aisée en constituait moins de 20%. Des nobles vraiment riches étaient très rares: dans ce lot, on en trouve quatre (une famille possédant 1000 serfs, une autre, 500, et deux familles ayant 400 serfs). Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le propriétaire terrien pouvait en moyenne tirer environ 2,5 roubles d'un serf, le revenu d'une famille possédant 100 serfs et moins ne devait donc généralement pas excéder 250 roubles par an (sans compter les appointements liés au service). Sachant que sous Elisabeth, un précepteur pouvait coûter 200-250 roubles par an, voire plus, sans compter la table, et qu'une école privée coûtait rarement moins de 150 roubles par an, on comprend que l'éducation privée était de fait inaccessible à la grande majorité des nobles possédant moins de 100 serfs. Au Corps des cadets, la proportion des nobles dans cette catégorie était supérieure à 80%. Pour les nobles les moins riches, le choix entre l'éducation privée et publique était donc imposé par leur situation économique.

Les langues faisaient partie du cursus du Corps qui se distinguait par une approche très large, différente de l'étroite spécialisation de l'époque de Pierre le Grand. Les cadets étudiaient aussi la géométrie, l'histoire, la géographie, la

<sup>42</sup> Appelée aussi, à différents moments de son existence, Académie des chevaliers (*Rytsarskaïa akademiia*), Corps des cadets nobles de l'armée de terre ou 1<sup>er</sup> Corps des cadets.

<sup>43</sup> Archives historiques militaires d'Etat de Russie (*infra* – RGVIA), fonds 314, op. 1, d. 3213 (1764), f<sup>o</sup> 89, etc. Certains chiffres semblent arrondis.

<sup>44</sup> En Russie, la richesse des familles à cette époque était souvent calculée en nombre de serfs que les familles possédaient.

fortification, l'escrime, l'équitation et même parfois la danse et le dessin. Les élèves pouvaient choisir les matières qu'ils voulaient apprendre et les registres d'examen donnent une idée du nombre d'élèves apprenant telle ou telle langue.

Tableau 3. Langues apprises par les élèves du Corps (1732)<sup>45</sup>

| Origine des étudiants/langues apprises | Nombre | Allemand      | Français       | Russe       | Latin       | Aucune        |
|--|--------|---------------|----------------|-------------|-------------|---------------|
| Russes                                 | 104    | 104<br>(100%) | 65<br>(62,5%)  | 0           | 1<br>(1%)   | 13<br>(12,5%) |
| Autres                                 | 51     | 51<br>(100%)  | 40<br>(78,5%)  | 48<br>(94%) | 3<br>(6%)   | 0             |
| Total                                  | 155    | 155<br>(100%) | 105<br>(67,5%) | 48<br>(31%) | 4<br>(2,5%) | 13<br>(8,5%)  |

Il y a donc une disproportion entre l'allemand, appris par tout le monde, et le français, (environ deux tiers des étudiants). Les élèves non-russes, essentiellement des nobles baltes, sont plus friands du français que les Russes.

En 1737, on a des chiffres plus étonnants encore:<sup>46</sup>

Tableau 4. Langues apprises par les élèves du Corps des cadets (d'après un registre de 1737)<sup>47</sup>

| Origine des étudiants/langues apprises | Nombre | Allemand      | Français       | Russe          | Latin         |
|--|--------|---------------|----------------|----------------|---------------|
| Russes                                 | 51     | 51<br>(100%)  | 15<br>(29,5%)  | 26<br>(51%)    | 4<br>(8%)     |
| Autres                                 | 28     | 27<br>(96,5%) | 17<br>(60,75%) | 26<br>(92,75%) | 15<br>(53,5%) |
| Total                                  | 79     | 78<br>(99%)   | 32<br>(40,5%)  | 52<br>(65,75%) | 19<br>(24%)   |

On remarque l'introduction du russe pour les Russes, un éveil de l'intérêt pour le latin parmi les Baltes essentiellement, et l'apparent désintérêt des Russes pour le français qui ne peut qu'étonner quand on connaît le rôle de cette langue dans l'éducation nobiliaire en Europe.

<sup>45</sup> Sur la base de l'analyse du registre d'examen: RGVA, fonds 314, op. 1, d. 1654, f° 1-176. Le pourcentage est arrondi au quart. Les étudiants en question sont âgés de 17 à 22 ans, donc la liste n'inclut pas tous les étudiants de l'établissement. Ces chiffres sont différents des données publiées par P. Louzanov selon lequel en 1732 il y avait 223 cadets dont 163 étudiaient l'allemand, 45 le français et 64 le latin. П. Лузанов, *Сухопутный шляхетный кадетский корпус (ныне 1-й кадетский корпус) при графе Минихе (с 1732 по 1741). Исторический очерк* (С.-Петербург: Шмидт, 1907), 31. Les tableaux 3-5, 9 et 10 ont été publiés dans Vladislav Rjéoutski et Derek Offord, "French in public education in eighteenth-century Russia: the case of the Cadet Corps," in *The History of the French Language in Russia: Online corpus of documents* (consulté le 12.07.2013) où le lecteur trouvera des détails supplémentaires sur l'enseignement des langues au Corps des cadets.

<sup>46</sup> Ils sont obtenus après l'analyse d'une liste qui ne comporte que 79 noms, donc doivent être pris avec précaution.

<sup>47</sup> RGVA, fonds 314, op. 1, d. 1654, f° 306-384.

On considère parfois que sous Elisabeth le français a réellement "pris" en Russie, mais les données pour 1748 permettent de relativiser un peu les progrès de la francophonie russe en précisant les groupes de la noblesse qui n'étaient pas suffisamment francophones.

Tableau 5. Langues apprises par les élèves du Corps des cadets (d'après un registre de 1748)<sup>48</sup>

| Origine des étudiants/langues apprises | Nombre | Allemand        | Français        | Russe          | Latin        |
|--|--------|-----------------|-----------------|----------------|--------------|
| Russes                                 | 257    | 249<br>(97%)    | 98<br>(38%)     | 60<br>(23,25%) | 13<br>(5%)   |
| Autres                                 | 63     | 59<br>(93,5%)   | 53<br>(84%)     | 44<br>(69,75%) | 1<br>(1,5%)  |
| Total                                  | 320    | 308<br>(96,25%) | 151<br>(47,25%) | 104<br>(32,5%) | 14<br>(4,5%) |

Le français progresse très lentement et l'écart entre le nombre d'élèves russes qui choisissent le français et ceux qui font le même choix parmi les Baltes semble même se creuser.

Comment interpréter ces données? Une partie de la réponse fut donnée par le directeur du Corps des cadets, Abel Friedrich von Tettau (1688-1761). Dans son rapport adressé à l'impératrice Anna Ivanovna (1739), il expliquait que les cadets voulaient apprendre le français plus que l'allemand. Mais le français était enseigné par des professeurs ne maîtrisant pas le russe et connaissant l'allemand, et qui enseignaient donc le français à travers la traduction de et vers l'allemand. Les élèves devaient donc, comme à l'Académie des sciences au début de son existence, apprendre l'allemand avant de commencer le français.<sup>49</sup>

En effet, il y avait beaucoup d'enseignants étrangers au Corps. Les Russes étaient pourtant bien représentés aussi: en 1750, on trouvait 18 enseignants dont les noms indiquent l'origine russe, 22 d'origine sans doute allemande ou balte (et dont certains étaient peut-être intégrés en Russie et maîtrisaient le russe) et seulement 3 français.<sup>50</sup> Mais parmi les enseignants du français les Russes étaient très rares: le sergent Stepan Rechetov dans les années 1740<sup>51</sup> et Vassili Bounine dans les années 1750 (ce dernier est l'auteur d'une grammaire française pour les Russes); plusieurs étaient français (Sougy, Boujot, Lavie, Gay, Feray, etc.); d'autres étaient allemands (Messer, Moller), suédois (Palm) ou italiens (Peputti, Lucci, sous le règne de Catherine II).<sup>52</sup> Ceux qui avaient des noms français étaient peut être des descendants des huguenots ce qui peut expliquer pourquoi ils maîtrisaient l'allemand.<sup>53</sup>

<sup>48</sup> RGVIA, fonds 314, op. 1, d. 2178.

<sup>49</sup> RGADA, fonds 177 (1739), d. 70, f° 5 v.

<sup>50</sup> RGVIA, fonds 314, op. 1, d. 2321, f° 45-46 v.

<sup>51</sup> RGVIA, fonds 314, op. 1, d. 1960.

<sup>52</sup> *Французская грамматика [...] / Сочиненная в Сухопутном шляхетном кадетском корпусе подмастерьем Васильем Буниным* (С.-Петербург: [Типография du Corps des cadets], 1758).

<sup>53</sup> Beaucoup de huguenots ont trouvé le refuge dans les Etats allemands. RGVIA, fonds 314, op. 1, d. 1640, f° 43, 44.

Les huguenots étaient-ils préférés en Russie pour des raisons confessionnelles? Dans les établissements éducatifs d'Etat, le nombre d'enseignants d'origine huguenote, donc français, mais non catholiques, ne semble pas dû au hasard. On sait que l'Académie des sciences était, dès sa fondation, étroitement liée avec l'Académie de Berlin, haut lieu de la pensée huguenote, et particulièrement avec son futur secrétaire perpétuel, Samuel Formey (1711-1797), huguenot aussi. C'est sans doute par ce canal que certains recrutements d'enseignants se firent.

Le français était aussi enseigné, dès sa fondation en 1755, à l'université de Moscou, notamment dans ses deux écoles (*gymnases*), pour les nobles et les roturiers, qui constituaient la plus grande partie des élèves de l'université: 100 en 1760, 1010 en 1787, alors que le nombre d'étudiants en 1787 était toujours dérisoire—87.<sup>54</sup> Plus tard, vers 1778, on fonda aussi une pension noble auprès de l'université. Le cas de l'université de Moscou a ceci de particulier qu'une bonne partie des élèves étaient d'origine non-noble.<sup>55</sup> Ils manquaient souvent, semble-t-il, les cours de français, et on peut se demander si cela ne s'explique pas par l'idée que les roturiers pouvaient se faire de l'utilité de cette langue.<sup>56</sup> A part le français, on étudiait l'allemand, le latin, le russe, les mathématiques, les beaux-arts, etc. Les cours de langues étaient divisés en trois niveaux. Plusieurs enseignants français donnaient leurs cours dans leur langue. Ces cours portaient sur la littérature française, la rhétorique, l'étymologie, etc. Ces matières étaient enseignées au niveau le plus haut. Le lecteur Henri de Lavie, qui avait enseigné précédemment à l'Académie des sciences où il eut le futur architecte Vassili Bajenov comme élève, proposa d'expliquer aux étudiants "toutes les figures de la rhétorique, leur donner les Règles d'un discours, leur enseigner à composer une narration, une amplification, une fable, à en déduire le sens moral, et leur enseigner ce que c'est que l'hyperbole, le pléonasmе, l'ironie, l'apostrophe."<sup>57</sup> L'abbé Dominique-Isidore Francozi ou François donna le 21 mai 1757 son premier cours de physique expérimentale en français dans la grande salle de l'université devant un public nombreux. De tels cours ouverts attiraient le public lettré de la ville qui maîtrisait le français.<sup>58</sup> En revanche, les étudiants, particulièrement les roturiers, avaient sans doute des problèmes de compréhension comme en témoigne la demande du lecteur Du Boulay de disposer d'un traducteur pendant ses cours.<sup>59</sup> Nombre de ces enseignants étaient des littérateurs comme le chevalier Charles Louis Philippe de Mainvillier, auteur du premier grand poème épique sur Pierre le Grand de la littérature française, *La Pétréade, ou Pierre le Créateur* (Amsterdam, 1762, réimp. 1763), Charles Aviat de Vatay, traducteur en français de Derjavine et de Bogdanovitch, Jean-François Baudoin et le chevalier François Berland de La Bodelière, auteurs de

---

<sup>54</sup> А. И. Любжин, *Очерки истории российского образования в императорскую эпоху* (Москва: Издательство Московского культурологического лицея, 2000), [version électronique](#) (consulté le 4.08.2013).

<sup>55</sup> Beaucoup d'étudiants venaient de séminaires ecclésiastiques. *История Московского университета (вторая половина XVIII – начало XIX века). Сборник документов*, préparé et commenté par Д. Н. Костышин (Москва: Академия, 2006-, 2 vol. parus), vol. 1, 220, 267, 288, etc.

<sup>56</sup> *История Московского университета*, vol. 2, 68.

<sup>57</sup> *Les Français en Russie*, vol. 2, 485.

<sup>58</sup> Quelques professeurs donnaient même des cours magistraux privés en dehors de l'université, comme Philipp Heinrich Dilthey, professeur de droit, qui donna en 1756 des conférences publics sur le droit naturel, en français. *История Московского университета*, vol. 2, 187.

<sup>59</sup> *Les Français en Russie*, vol. 2, 276.

nombreux odes et discours en l'honneur de Catherine II, de son fils et de ses petits-enfants, publiés par les presses universitaires. De tels discours et odes, prononcés dans les actes solennels de l'université et lors des visites de personnalités haut placées, montrent que le français, au même titre que d'autres langues étudiées, était constamment mis en avant comme une marque de culture. Le russe n'était évidemment pas exclu, ce qui symboliquement le positionnait au milieu des principales langues utiles pour l'homme cultivé: le latin, le français et l'allemand. Parfois les étudiants étaient associés à ces discours afin de montrer leurs succès dans les langues: ainsi, le 26 avril 1757, pour l'anniversaire de l'avènement au trône d'Elisabeth Péetrovna, Mainvillier composa un court discours français en vers qui fut prononcé dans la grande salle de l'université par un de ses étudiants, le prince Vassili Khovanski (1744-1819).<sup>60</sup> Quelques détails trahissent des méthodes sans doute pas très modernes: certains enseignants français faisaient de la lecture commentée des articles de journaux français, des odes de Lomonossov (*sic*, sans doute en traduction française),<sup>61</sup> des *Dialogues des morts* de Fontenelle, des *Aventures de Télémaque* de Fénelon, faisaient apprendre aux étudiants des morceaux d'œuvres en français (par exemple de J.-J. Rousseau). Du Boulay, auteur d'une grammaire française pour les Russes, expliqua sa méthode ainsi: "Deux étudiants enseigneront à lire et à écrire en français, tandis que le professeur d'histoire et de mythologie [c.-à-d. Du Boulay lui-même—V. R.] surveillera."<sup>62</sup> Le premier lecteur de français, Guillaume Raoult, enseignait le français par le latin et "expliquait" les auteurs latins en français et les auteurs français en latin.<sup>63</sup> A part les livres mentionnés ci-dessus, on utilisait en cours de français la grammaire de Restaut adapté par Teplov, des livres de conversation multilingues, etc.<sup>64</sup>

## 2.2. Enseignement privé

Le 31 décembre 1736 un manifeste fut signé par l'impératrice selon lequel les jeunes nobles devaient être occupés par les études de sept à vingt ans; atteignant l'âge de vingt ans, ils se présentaient au service militaire.<sup>65</sup> L'oukase du 9 février 1737 précisait ces nouvelles règles. Avant d'entrer au service de l'Etat, les jeunes nobles se préparaient à leur future fonction en s'initiant aux "sciences": arithmétique, géométrie, lecture et écriture, langues étrangères au choix des parents. Les familles nobles possédant au moins 100 serfs devaient elles-mêmes pourvoir à l'éducation de leurs enfants. Pour les nobles nécessiteux, il était recommandé d'inscrire leurs enfants dans les écoles d'Etat telles que le Corps des cadets. Les résultats des études devaient être

<sup>60</sup> Fils de l'*ober-prezident* du Magistrat principal V. P. Khovanski (1694-1746). Information de Dmitri Kostychine que je remercie.

<sup>61</sup> Любжин, *Очерки*.

<sup>62</sup> *Les Français en Russie*, vol. 2, 276.

<sup>63</sup> *Les Français en Russie*, vol. 2, 698.

<sup>64</sup> *Новая французская грамматика, сочиненная вопросами и ответами. Собрана из сочинений господина Ресто и других грамматик, а на российский язык переведена Академии Наук переводчиком Васильем Тепловым* (С.-Петербург: при Имп. Академии наук, 1752); [Н. Ф. Платс], *Домашние разговоры* (С.-Петербург: при Имп. Академии наук, 1756, 2<sup>e</sup> éd.) (dialogues en français, russe, allemand et latin). *История Московского университета*, vol. 2, 23.

<sup>65</sup> Manifeste du 31 décembre 1736. *Полное собрание законов-1*, vol. 9, n° 7142, 1022. Nous avons utilisé l'édition électronique sur le site de [Российская национальная библиотека](http://roslib.ru/) (accédé le 15.10.2013).

vérifiés à différentes étapes par le biais d'examens obligatoires organisés à Saint-Pétersbourg ou auprès des gouverneurs de provinces. A seize ans, les jeunes passaient leurs examens à Saint-Pétersbourg et à Moscou, où il était plus difficile de cacher son ignorance. Si l'adolescent ne faisait pas preuve de connaissances suffisantes, il risquait d'être envoyé comme matelot dans la marine sans avoir droit à une promotion.<sup>66</sup>

On ne trouve que quelques noms de précepteurs dans les années 1730-1740, mais on peut néanmoins voir dans quel milieu les familles nobles pouvaient en chercher: La Mothe la Chevalerie était un gentilhomme réformé; De Lorme, un ancien rubanier de Lyon; Marissat était "boutonnier de son métier." Mais il y avait aussi des gens qualifiés. Louis Boujot, déjà mentionné comme enseignant au Corps des cadets, commença sa carrière en 1746 au service du grand-maître de l'artillerie, le prince V. N. Reptine (1696-1748),<sup>67</sup> en qualité de secrétaire particulier et de gouverneur de son fils Nikolaï (1734-1801).<sup>68</sup> Boujot publia plus tard l'une des premières grammaires françaises écrites en Russie.<sup>69</sup>

En 1757, non contente de l'état de l'éducation privée sur laquelle le gouvernement n'avait aucune prise, l'impératrice émit un oukase qui obligeait les enseignants à se faire agréer auprès de l'Académie des sciences ou auprès de l'université de Moscou, sous peine d'une amende ou même d'expulsion de Russie. Environ 70 étrangers se présentèrent à l'Académie cette année. Plusieurs tenaient des écoles privées, d'autres travaillaient dans les familles, d'autres encore s'apprêtaient à trouver du travail d'enseignant. Il ne s'agit évidemment pas de tous les précepteurs travaillant alors à Saint-Pétersbourg, mais ces documents donnent une idée du métier d'enseignant dans le privé à la fin du règne d'Elisabeth. On peut par exemple comprendre quelles étaient les langues connues de ces enseignants:<sup>70</sup>

Tableau 6. Connaissance des langues et origine nationale des précepteurs ayant été attestés à l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg (1757)

| Langue/Origine    | France <sup>71</sup> | Allemagne | Suisse | Bohême | Italie |
|-------------------|----------------------|-----------|--------|--------|--------|
| Nombre total      | 33                   | 29        | 4      | 2      | 1      |
| français/allemand | 13                   | 16        | 2      | 0      | 0      |
| slt français      | 20                   | 0         | 2      | 0      | 1      |
| slt allemand      | 0                    | 13        | 0      | 2      | 0      |
| latin             | 4                    | 10        | 0      | 2      | 0      |
| russe             | 0                    | 2         | 0      | 0      | 0      |
| italien           | 2                    | 1         | 0      | 0      | 1      |
| grec              | 0                    | 1         | 0      | 0      | 0      |

<sup>66</sup> Oukase du 9 février 1737. *Полное собрание законов*, vol. 10, n° 7171, 43-45.

<sup>67</sup> Fait intéressant, V. Reptine fit partie de ces jeunes nobles qui furent envoyés pour leurs études à Paris par le tsar Pierre I<sup>er</sup>.

<sup>68</sup> Futur ambassadeur russe en Pologne, homme de guerre qui commanda l'armée russe contre les Turcs en 1791, général feld-maréchal.

<sup>69</sup> *Краткие правила французской грамматики, сочиненные в пользу учащегося в Сухопутном шляхетном кадетском корпусе юношества* [перевел с франц. Алексей Лукин] (St.-Pétersbourg, sans date).

<sup>70</sup> Sur la base de l'analyse des documents suivants: Archives de l'Académie des sciences de Russie, filiale de St.-Pétersbourg (*infra* - SPFA RAN), fonds 3, op. 9, d. 78, 80.

<sup>71</sup> Dont un originaire de Lorraine.

Il y a donc beaucoup d'Allemands maîtrisant le français et une proportion importante de Français qui maîtrisent l'allemand, sans doute de huguenots (tous originaires d'Allemagne).<sup>72</sup> En tout il y a 54 précepteurs capables d'enseigner le français et 44 capables d'enseigner l'allemand. Mais en réalité le français a une belle avance sur l'allemand, puisque plusieurs Français et Allemands semblent n'enseigner que le français. Il est difficile d'être plus précis car les données sont vagues: on dit que le précepteur peut enseigner une langue, mais l'enseigne-t-il vraiment? Cela concerne en particulier le latin: il y a seulement quatre précepteurs qui l'enseignent de fait alors que 16 peuvent l'enseigner.

Qui sont les clients de ces précepteurs (une partie d'entre eux seulement étaient employés dans les familles au moment de l'examen)?

Tableau 7. Clientèle des précepteurs attestés à l'Académie des sciences (1757)

| Etat ou origine nationale du client | Service civil | Cour | Armée | Régiments de la Garde | Etrangers | Dont marchands | Marchands russes |
|-------------------------------------|---------------|------|-------|-----------------------|-----------|----------------|------------------|
| Nombre de familles                  | 5             | 3    | 7     | 8                     | 5         | 3              | 1                |

Il y a globalement trois catégories: marchands (essentiellement étrangers), fonctionnaires du service civil et de la cour, et militaires. Le groupe des militaires est le plus fourni: la carrière militaire était le débouché favori pour la noblesse et le français était utile pour certaines professions militaires, par exemple, pour les ingénieurs militaires car beaucoup d'ouvrages sur les fortifications et le génie militaire en général étaient disponibles en français. Ce qui est plus intéressant, c'est la part très importante des officiers de la Garde parmi les clients des précepteurs, ce qui s'explique probablement par la proximité de ce milieu, souvent issu de la moyenne ou la grande noblesse, avec la cour où la maîtrise du français était prisée.

Tableau 8. Clientèle et langues enseignées par les précepteurs attestés à l'Académie des sciences (1757)

| Groupe / langues enseignées         | Nombre total de familles | Sont enseignés le français et l'allemand | Sl't le français | Sl't l'allemand |
|-------------------------------------|--------------------------|--|------------------|-----------------|
| Toutes les familles                 | 30                       | 7  | 16               | 7               |
| Sl't les familles des nobles russes | 23                       | 5  | 14               | 4               |

Ces chiffres ne sont évidemment pas exhaustifs, mais tout semble indiquer que le français avait une longueur d'avance sur l'allemand. Parmi les nobles faisant enseigner le français à leurs enfants, les fonctionnaires appartenaient aux plus hauts échelons:

<sup>72</sup> Sur les huguenots dans l'éducation en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir notre article: Vladislav Rjéoutski, "Les éducateurs huguenots en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle," in *Les huguenots-éducateurs en Europe*, Geraldine Sheridan et Viviane Prest (dir.) (Paris: Honoré Champion, 2011), 399-416.

*ober-prokouror* du Sénat A. I. Glebov; conseiller d'Etat actuel (4<sup>e</sup> rang d'après la table des rangs) S. F. Ouchakov, plus tard gouverneur de Saint-Pétersbourg et sénateur; comte M. P. Bestoujev-Rioumine, diplomate et grand maréchal de la cour, frère du chancelier de l'Empire de Russie; comte A. G. Razoumovski, feld-maréchal et grand chambellan de la cour; comte P. B. Cheremetev, l'un des hommes les plus riches en Russie; gouverneur de Novgorod Korsakov; chambellan de la cour Balk.

Les militaires sont dans les grades d'officiers, parfois assez élevés: brigadier (5<sup>e</sup> rang) et sergent de la leib-compagnie Matveï Evenski; capitaine-lieutenant de la Garde (7<sup>e</sup> rang) Fedor Bergman; capitaine du régiment de la Garde Préobrajenski (7<sup>e</sup> rang) le prince P. N. Troubetskoï, futur sénateur; capitaine du régiment de la Garde Préobrajenski Michelson; général-major et major du régiment de la Garde à cheval von Korf; colonels (6<sup>e</sup> rang) Korsakov et Kirill Roubanovski, etc. Mais il y a aussi des militaires de rang moins élevé venant de familles disposant sans doute de fortunes suffisantes pour engager un précepteur, comme les Pouchtchine, les Lopoukhine ou les Lvov.

Il n'y a dans ce lot qu'un marchand russe employant un précepteur, Savva Iakovlev, mais ce précepteur enseignait au fils de Iakovlev seulement l'allemand (alors qu'il maîtrisait aussi le français): probablement le français avait peu d'intérêt pour les marchands car le commerce direct entre la France et la Russie était peu développé au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Comment ces précepteurs enseignaient-ils le français? Joseph Gardieu affirmait qu'il maîtrisait le français comme l'allemand et qu'il pouvait enseigner une langue par l'autre.<sup>73</sup> Mais le faisait-il vraiment? Ce ne devait pas être la méthode privilégiée dans le secteur privé car beaucoup de précepteurs ne connaissaient qu'une langue (les précepteurs originaires de France surtout). L'attestation délivrée à Lebrun dit: "Si quelqu'un se contente de la seule pratique de la langue française comme des enfants en bas âge qui apprennent plus par la pratique que par les règles, ceux-ci peuvent utiliser les services de Lebrun."<sup>74</sup> Ces précepteurs pratiquaient sans doute une sorte de méthode directe en enseignant la langue "par la conversation."<sup>75</sup> Les grammaires ne sont pas mentionnées, ce qui laisse à penser qu'elles étaient peu utilisées parce que beaucoup de précepteurs ignoraient eux-mêmes la grammaire. Il y avait évidemment des exceptions. Pierre de Laval, précepteur du jeune prince Youri Troubetskoï, fils du procureur général du Sénat Nikita Troubetskoï, dédia à son élève une grammaire française de son cru.<sup>76</sup>

Cet enseignement, de toute évidence peu qualifié, pouvait paradoxalement donner de bons résultats, du moins pour la maîtrise orale du français qui, on le sait, impressionnait beaucoup les étrangers arrivant en Russie. En effet, les précepteurs passaient souvent beaucoup de temps en compagnie de leurs élèves, en utilisant leur langue comme seul moyen de communication. Ils enseignaient d'habitude d'autres matières (géographie, histoire, "bonnes manières," etc.) également en français. Enfin, il était d'usage d'inviter d'autres enseignants pour les matières plus spécialisées, comme l'escrime: le maître d'escrime pouvait être français et enseigner son art également en français.

<sup>73</sup> SPFA RAN, fonds 3, op. 9, d. 78, f<sup>o</sup> 7.

<sup>74</sup> Traduit du russe. *Ibid.*, f<sup>o</sup> 10.

<sup>75</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 42.

<sup>76</sup> Voir sur cette grammaire l'article de S. Vlassov dans ce numéro de *Vivliofika*.



Beaucoup de ce qui vient d'être dit est valable aussi pour les écoles privées. Elles commençaient à se développer à Saint-Petersbourg et à Moscou dans les années 1740,<sup>77</sup> mais il n'y en avait sans doute pas encore en province. Andreï Bolotov (1738-1833), écrivain et scientifique russe, ayant étudié dans un pensionnat privé de Saint-Petersbourg en 1749, nous a laissé une description de son école. Elle était tenue par Daniel Feray, enseignant de français au Corps des cadets, sans doute de famille huguenote car originaire d'Amsterdam. En Russie, il fut d'abord précepteur chez les Narychkine avant d'ouvrir son école dans laquelle il enseignait avec son fils aîné. Les élèves apprenaient le français, mais pas l'allemand, probablement parce que les Feray eux-mêmes ne pouvaient pas l'enseigner. Quelques autres matières étaient enseignées aussi en français. Le père de Bolotov regrettait l'absence de l'allemand, ce qui nous montre la valeur qu'on attachait à cette langue dans la noblesse russe. Le français était enseigné par la traduction, mais la traduction se faisait du français au russe et vice versa, les Feray ayant sans doute déjà appris cette langue. Les élèves traduisaient un journal, probablement les *Sanktpeterbourgskie Vedomosti*, et les fables d'Esopé.<sup>78</sup>

D'après les attestations de 1757, le français était enseigné dans beaucoup de pensionnats, mais non dans tous; souvent cela dépendait de la compétence du maître de pension qui, avec sa femme et parfois ses enfants, pouvaient être les seuls enseignants.

### 3. L'époque de Catherine II

#### 3.1. Enseignement public

Sous le règne de Catherine II, on observe de nouveaux changements dans l'enseignement du français. Les données pour le Corps des cadets pour l'année 1764 sont sans doute plus le bilan des problèmes de l'enseignement du français sous Elisabeth que le reflet de la situation nouvelle qui s'y profile à peine.<sup>79</sup>

Tableau 9. Langues apprises par les élèves terminant leurs études au Corps des cadets (1764)<sup>80</sup>

| Origine des élèves | Nombre | Allemand      | Français      | Russe         | Latin        | Italien    | Hist. en français | Géo en français |
|--------------------|--------|---------------|---------------|---------------|--------------|------------|-------------------|-----------------|
| Russes             | 120    | 120<br>100%   | 65<br>54,25%  | 58<br>48,25%  | 8<br>6,75%   | 8<br>6,75% | 7<br>5,75%        | 1<br>0,75%      |
| Autres             | 53     | 44<br>83%     | 48<br>90,5%   | 47<br>88,75%  | 10<br>18,75% | 5<br>9,5%  | 2<br>3,75%        | 0               |
| Total              | 173    | 164<br>94,75% | 113<br>65,25% | 105<br>60,75% | 18<br>10,5%  | 13<br>7,5% | 9<br>5,25%        | 1<br>0,5%       |

Le français a progressé, mais reste toujours loin derrière l'allemand. Par ailleurs une nouvelle langue vivante est introduite, l'italien: l'Italie, outre son patrimoine culturel, est l'un des grands centres de la pensée des Lumières et une étape essentielle

<sup>77</sup> Archives nationales de France, Mar, B7 355, Etat des Français catholiques romains en Russie.

<sup>78</sup> А. Болотов, *Жизнь и приключения Андрея Болотова, описанные самим им для своих потомков* (Москва-Ленинград: Академия, 1931), vol. 1, lettres 10-11.

<sup>79</sup> Sur la base de 173 cas d'élèves terminant leurs études, donc on est loin du nombre total des élèves.

<sup>80</sup> RGVIA, fonds 314, op. 1, d. 3213 (1764).

du Grand Tour russe. Deux matières étaient désormais enseignées en français, l'histoire et la géographie. Cependant, ces classes étaient quasiment vides. Pourquoi?

Quand on regarde les chiffres plus en détail, on comprend mieux la situation. A cette époque, les aspects étudiés en cours de langues étaient: les "bases," l'"orthographe," le "style," et la traduction, avec des combinaisons de langues différentes. Le style était l'aspect le plus difficile, qui couronnait l'enseignement de la langue.

Tableau 10. Langues apprises par les élèves terminant leurs études au Corps des cadets (1764)

| Origine des élèves | Nombre d'élèves | Traduction   |           |             | Allemand |       |       | Français     |             |              |
|--------------------|-----------------|--------------|-----------|-------------|----------|-------|-------|--------------|-------------|--------------|
|                    |                 | ru/all.      | all/fr    | ru/fr       | bases    | orth. | style | bases        | orth.       | style        |
| Russes             | 120             | presque tous | 6<br>5%   | 27<br>22,5% | 60       | 89    | 24    | 29<br>24,25% | 10<br>8,25% | 8<br>6,75%   |
| Autres             | 53              | 7            | 17<br>32% | 4<br>7,5%   | 3        | 4     | 44    | 26<br>49%    | 6<br>11,25% | 11<br>20,75% |

On voit donc que le progrès du français est relatif. Un peu plus d'un quart d'élèves russes font de la traduction vers le français, alors que presque tous traduisent vers l'allemand. Moins de 7% arrivent à l'étude du style, ce qui veut dire qu'à la fin des études, seule une petite minorité avait un niveau vraiment élevé. Beaucoup avaient sans doute des problèmes de compréhension du français oral, ce qui doit expliquer pourquoi les classes d'histoire et de géographie, enseignées en français, n'attiraient pas beaucoup de volontaires.

Les données statistiques pour le dernier tiers du siècle manquent pour le moment, cependant quelques faits témoignent de l'amélioration du niveau d'étude du français au Corps ou du moins de la préoccupation pour la qualité de son enseignement.<sup>81</sup> Le texte incontournable pour comprendre la place accordée au français parmi les autres langues étudiées au Corps, est les *Statuts des différents établissements éducatifs* rédigés par Ivan Betskoï (et publiés en russe en 1764), à la fois nouveauté sur le plan pédagogique en Russie et action de propagande, l'une des activités préférées de l'impératrice.<sup>82</sup>

On remarque d'abord l'importance donnée à la place du russe, voire du slavon, dont l'étude est censée contribuer à embellir le style des cadets et leur faciliter la

<sup>81</sup> C'est ce qu'on peut conclure en étudiant les documents du fonds 1059 des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de Russie. Il s'agit d'une vaste collection d'écrits faits par des cadets dans les années 1788-1796 : des volumes de «pratique journalière» dans trois langues (russe, français et allemand), etc. Certains textes, qui semblent être dus aux cadets eux-mêmes, sont de très bonne qualité.

<sup>82</sup> Publiés en traduction française faite par Nicolas-Gabriel Le Clerc, directeur des études du Corps des cadets nobles, sous le titre *Les Plans et les statuts des différents établissements ordonnés par Sa Majesté Impériale Catherine II. pour l'éducation de la jeunesse, et l'utilité générale de son empire [...]*, 2 vols. (Amsterdam: Marc-Michel Rey, 1775). Le texte concernant le Corps des cadets remonte aux statuts du Corps publiés par Betskoï en 1764: [И. Бецкой], *Устав императорского шляхетного сухопутного кадетского корпуса учрежденного в Санкт-Петербурге для воспитания и обучения благородного российского юношества* (С.-Петербург: Тип. Кадетского корпуса, 1766).

compréhension des livres canoniques et d'autres ouvrages "concernant leur patrie."<sup>83</sup> L'accent mis sur l'étude du russe est nouveau, de même que l'insistance sur quelques aspects derrière lesquels on devine l'idéal d'un Russe patriote et bon orthodoxe. Qui plus est, le russe est désormais prôné comme le fondement sur lequel doit se faire l'apprentissage des langues étrangères et celui d'autres matières, notamment de l'histoire et de la géographie: les élèves n'en tireront pas beaucoup si elles sont enseignées en langue étrangère.<sup>84</sup> "La preuve de ce qu'on avance ici, affirme Betskoï, est prise dans le Corps même. Les Livoniens et autres Allemands, qui étudient dans leur langue naturelle, font des progrès beaucoup plus grands et plus rapides que les Russes."<sup>85</sup> Evidemment, la difficulté, reconnaît-il, est qu'il est impossible de trouver assez de personnel pour enseigner les sciences en russe.<sup>86</sup>

Quant au latin, "cette langue sera efficacement suppléée par la langue française, aujourd'hui la plus généralement répandue et dans laquelle sont traduits tous les meilleurs auteurs anciens."<sup>87</sup> Mais cela sonne plus comme un constat de l'impopularité du latin, qu'on a observé pour la période précédente, que comme une prescription. Dans les *Tableaux des Exercices et des Etudes de Messieurs les cadets* rédigés par Le Clerc, le français est même qualifié de "première des langues que les élèves russes doivent parler et écrire correctement."<sup>88</sup> L'auteur des *Statuts* préfère l'usage à "l'étude perpétuelle des règles de grammaire" sans nier l'utilité de la connaissance des "principes."<sup>89</sup> Le nombre d'heures fixé par semaine est très important: pour le français, 14 heures pour la lecture et l'écriture pour le second âge (de 9 à 12 ans) contre 8 heures pour le russe, alors que, en toute logique avec la nouvelle attention portée à la maîtrise de la langue nationale, les chiffres étaient inversés pour les plus jeunes (de 6 à 9 ans). Pour le troisième âge (de 12 à 15 ans), on a réservé 4 heures pour le russe et 10 heures pour le français, partagées entre la grammaire, la dictée et la lecture. Egalement en troisième âge, quand les élèves étaient déjà censés bien comprendre le français, d'autres matières pouvaient être enseignées dans cette langue (ce qui de toute évidence allait contre les principes établis par Betskoï). C'est aussi le cas pour les deux derniers âges (de 15 à 21 ans) où les cours de français disparaissent, sans doute parce que les cadets devaient alors maîtriser bien cette langue. La preuve en est donnée par la multitude d'ouvrages français ou traduits en français que les élèves de ces deux derniers âges étaient censés lire, à la fois des livres pour "l'honnête homme" comme les traités de Locke ou l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost, et des ouvrages pour le futur militaire comme l'*Artillerie et la Tactique* de Le Blond et l'*Abrégé de la Mécanique* de Trabaut...<sup>90</sup> On ne sait pas si la réalité correspondait à ces bons vœux. En 1781, deux

<sup>83</sup> [И. Бецкой], *Устав императорского шляхетного сухопутного кадетского корпуса*, vol. 2, 56.

<sup>84</sup> *Ibid.*

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> *Ibid.*, vol. 2, 58.

<sup>88</sup> *Tableaux des Exercices et des Etudes de Messieurs les cadets*, cité d'après Kouzmina, "Les langues vivantes," 15.

<sup>89</sup> *Les Plans et les statuts*, vol. 2, 56.

<sup>90</sup> Kouzmina, "Les langues vivantes," 15-17. Cf. un traité inédit de Le Clerc dans lequel il donne une longue liste d'ouvrages recommandés pour la lecture des cadets, tous en français: Vladimir Somov, "Nicolas-Gabriel Le Clerc, le héraut des réformes pédagogiques de Catherine II," in *Le Précepteur francophone en Europe, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Vladislav Rjéoutski & Alexandre Tchoudinov (dir.) (Paris: L'Harmattan, 2013), 319-338. Plusieurs livres pour l'étude du français destinés aux élèves du Corps ont

Italiens enseignant au Corps des cadets l'italien et le français, présentaient leur démission et l'expliquaient de cette façon:

[...] faute d'une Langue de communication nous ne pourrons jamais rien faire avec nos élèves. Il n'y a qu'un seul qui entend un peu l'Italien, et trois ou quatre qui commencent à bégayer un peu le français; tous les autres sont des barbares pour nous, et nous sommes des barbares pour eux. Nous les voyons se corrompre tous les jours de plus en plus, sans que nous puissions y apporter aucun remède.<sup>91</sup>

Pour comparer, jetons un regard rapide sur l'enseignement des langues dans un autre établissement pour la noblesse se trouvant à Saint-Pétersbourg, le Corps des cadets de la Marine.

Tableau 11. Langues apprises par les cadets au Corps des cadets de la Marine en 1770-1771<sup>92</sup>

| Nombre d'élèves (tous d'origine russe semble-t-il) | Français | Allemand | Russe | Anglais |
|--|----------|----------|-------|---------|
| 45   | 17       | 14       | 0     | 10      |

Tableau 12. Langues apprises par les cadets qui terminèrent le Corps de la Marine vers 1778<sup>93</sup>

| Origine des élèves | Nombre d'élèves | Français | Allemand | Russe | Anglais |
|--------------------|-----------------|----------|----------|-------|---------|
| Russes             | 47              | 22       | 22       | 0     | 8       |
| Non-russes         | 5               | 3        | 0        | 5     | 1       |

Le nombre d'étrangers ou de nobles baltes semble bien plus limité qu'au Corps des cadets de l'armée de terre. La majorité des cadets dans cet établissement n'apprenaient qu'une langue étrangère. On observe quelques changements notables dans la distribution des langues par rapport au Corps des cadets de l'armée de terre: le français est désormais *ex aequo* avec l'allemand, voire le dépasse en nombre d'élèves. Le latin n'était pas enseigné, du moins dans ces années.<sup>94</sup> L'anglais, qui constitue une spécificité du Corps de la Marine, ne semble pas tout de même avoir joui de beaucoup

---

été publiés par le Corps des cadets et certains montrent que le français est devenu dans les années 1770 la première langue étrangère étudiée au Corps: par exemple, il devint possible d'étudier l'allemand à partir du français. Georg Adam Junker, *Abrégé des nouveaux principes de la langue allemande, à l'usage du Noble Corps Impérial des Cadets de terre* (St.-Pétersbourg: Corps des cadets, 1775).

<sup>91</sup> RGVA, f. 314, op. 1, d. 3680, f° 6, lettre de Joachim Peputi et d'Antoine Lucci, 1781.

<sup>92</sup> Archives d'Etat de la Marine (*infra* – RGA VMF), fonds 432, op. 1, d. 23 (1770-1771), f° 154-158. Les données pour l'année 1773 confirment ces tendances: 38 élèves en tout dont 3 d'origine sans doute balte; parmi les Russes, 17 apprenaient le français et autant l'allemand, seulement 3 l'anglais; des trois élèves baltes, tous les trois apprenaient le français, un apprenait le russe et un autre l'anglais, *ibid.*, d. 52 (1772-1773), f° 12.

<sup>93</sup> RGA VMF, fonds 432, op. 1, d. 5 (1762-1783), f° 1-26. Il ne s'agit probablement pas de tous les cadets du Corps, mais d'un groupe plus restreint.

<sup>94</sup> Même si un ancien élève le mentionne, mais il l'apprit probablement en autodidacte.

de popularité. Le niveau est difficile à évaluer; les remarques correspondant aux élèves de l'année 1770-1771 (mais on ne connaît pas l'âge de ces élèves) n'indiquent pas un niveau très élevé: en français, trois seulement savaient "parler," douze "lisaient," et trois autres "comprenaient le livre"; en anglais, les élèves étaient seulement capables de lire.<sup>95</sup>

L'Institut des jeunes filles nobles (connu comme Institut Smolny), fondé par Catherine II en 1764, était, du moins à ses débuts, aussi destiné à l'éducation des jeunes filles de familles nobles nécessiteuses; une autre école, pour des jeunes filles non-nobles, lui fut adjointe en 1765.<sup>96</sup> L'objectif était de donner une éducation générale utile à une mère de famille et d'adoucir les mœurs, mais aussi de préparer des institutrices pour enseigner dans les familles.<sup>97</sup>

Selon les statuts, dès le premier âge (6 à 9 ans) commençait l'enseignement d'une langue étrangère qui continuait jusqu'à la fin des études (4<sup>e</sup> âge, 18 ans).<sup>98</sup> De fait, deux langues, le français et l'allemand, furent enseignées aux élèves; dès 1775 au moins, s'y ajouta l'italien. Comme au Corps des cadets, les langues devaient être apprises surtout à travers la traduction, mais du russe vers la langue étudiée.<sup>99</sup> Or au début les enseignants étaient majoritairement étrangers et ne savaient pas le russe, la méthode employée était donc sans doute différente. Le nombre d'heures allouées au français et à l'allemand peut être présenté comme suit:<sup>100</sup>

*Tableau 13. Nombre d'heures pour l'apprentissage des langues modernes à l'Institut des jeunes filles nobles Smolny (selon les statuts)*

| Langue/ âge | 1 <sup>er</sup> âge               | 2 <sup>e</sup> âge                                     | 3 <sup>e</sup> âge              | 4 <sup>e</sup> âge                                  |
|-------------|-----------------------------------|--|---------------------------------|---|
| Français    | 7h, puis 6 ½h<br>(lire et écrire) | 3h (grammaire,<br>lecture et dictée),<br>1h (écriture) | 1h (lecture de<br>livres)       | 1h (lecture de<br>livres)                           |
| Allemand    | 4h (lire et écrire)               | 2h (grammaire), 1 h<br>(lecture de livres,<br>dictée)  | 2h (grammaire et<br>traduction) | 4h (grammaire,<br>traduction, lecture<br>de livres) |

On pourrait être étonné que le nombre de cours de français soit réduit à presque rien lors des six dernières années d'études, alors que le nombre de cours d'allemand augmente lors des trois dernières années. En vérité, l'apprentissage du français était sans doute considéré comme terminé quand les élèves arrivaient à l'âge de douze ans. Les cours des six années suivantes poursuivaient d'autres objectifs, par exemple la connaissance de la littérature française. Les filles pouvaient progresser en français également grâce à d'autres cours enseignés en français et grâce aux conversations avec le personnel.<sup>101</sup> Celui-ci fut pendant longtemps étranger et surtout francophone (sans compter quelques moniales russes enseignant par exemple le russe).<sup>102</sup> On voulait d'abord inviter des enseignantes de Genève, mais le magistrat de

<sup>95</sup> RGA VMF, fonds 432, op. 1, d. 23, f° 154-158.

<sup>96</sup> Черепнин, *Императорское воспитательное общество*, vol. 1, 77, 83.

<sup>97</sup> *Ibid.*, vol. 1, 87.

<sup>98</sup> *Ibid.*, vol. 3, 30. De même pour les roturières.

<sup>99</sup> *Ibid.*, vol. 3, 131.

<sup>100</sup> *Ibid.*, vol. 3, 136-139. Il y a quelques variations dans le tableau, 142-149.

<sup>101</sup> *Ibid.*, vol. 1, 116, 120, 124.

<sup>102</sup> *Ibid.*, vol. 1, 121.

Genève l'interdit. Beaucoup d'enseignantes furent probablement recrutées en France, les noms sont parlants: Parges, Berger, Vautrin, Bourgeois...<sup>103</sup>

L'historien de l'Institut mentionne les livres utilisés dans l'enseignement, qui étaient surtout en français: *Le Magasin des enfants* (sans doute de Mme Leprince de Beaumont), *le Traité des études* (sans doute de Charles Rollin), *le Traité du vrai mérite* (sans doute de Le Maître de Claville), une *Histoire romaine*, une *Histoire ancienne*... On recevait des journaux de France, comme d'Allemagne et d'Utrecht.<sup>104</sup>

L'impératrice rendait souvent visite à l'Institut, parfois avec des hôtes étrangers car cet établissement était sa carte de visite montrant l'excellence de ses réformes pédagogiques. En 1778, le roi de Suède Gustave III vint dîner en compagnie des élèves; il leur envoya ensuite son portrait et fut remercié par une lettre rédigée par elles en français.<sup>105</sup> Les élèves accueillent ces hôtes de marque en prononçant des discours en français<sup>106</sup> et jouaient devant eux des spectacles en français, y compris des pièces de Voltaire.<sup>107</sup>

Les résultats linguistiques de ce système semblent avoir été plutôt bons. Il existe des témoignages des étrangers ayant visité l'Institut qui vont dans ce sens.<sup>108</sup> On peut en juger en partie d'après la correspondance entre Catherine II et une élève, Alexandra Levchina (1757-1782), en 1773-1775.<sup>109</sup> Si l'historien de l'Institut note que l'orthographe des lettres de cette dernière est vacillante, le niveau ne semble pas mauvais:

Votre Majesté se ressouviendra bien de la grassieuse permission qu'elle m'a accordé de lui écrire de tems en tems, je prend donc la hardiesse de lui trasser quelques lignes, en disant que toute la Communauté l'assure de leurs profond respect, et sur tout les sœurs grises.<sup>110</sup>

Ou encore:

Voici encore une occasion qui se présente pour que j'ai l'honneur de vous écrire, en remerciant Votre Majesté, de la grasse qu'elle a eut de permettre que nous allions, a ce beau Palais qui occupe une si belle Personne, et combien de belles choses que nous y avons vût. Je m'en vais donc vous faire un détaille de tout cela, puisque apparemment Votres Majesté ne s'ait pas tous ce qu'elle possède.<sup>111</sup>

<sup>103</sup> Il y avait aussi trois Anglaises. Лихачева, *Материалы*, 147.

<sup>104</sup> Черепнин, *Императорское воспитательное общество*, vol. 1, 122-123.

<sup>105</sup> Лихачева, *Материалы*, 187-188.

<sup>106</sup> Черепнин, *Императорское воспитательное общество*, vol. 1, 131. Les discours en français étaient aussi prononcés à la cérémonie de fin d'études. *Ibid.*, vol. 3, 123-124.

<sup>107</sup> *Ibid.*, vol. 1, 133.

<sup>108</sup> L'Anglais Coxe, qui visita l'Institut en 1773, fut impressionné par l'excellente prononciation des élèves en français. *Ibid.*, vol. 1, 125, 134.

<sup>109</sup> *Ibid.*, vol. 1, 117, etc.

<sup>110</sup> *Ibid.*, vol. 1, 134. Voir ces lettres, écrites presque toujours en français, *ibid.*, 75-101. Les robes des élèves des différents "âges" étaient de couleur différente.

<sup>111</sup> *Ibid.*, vol. 3, 75-76.

Il y a en effet plusieurs fautes d'orthographe et de grammaire (la forme correcte est après la barre oblique) (grassieuse / grâcieuse, m'a accordez / m'a accordée, je prend / je prends, trasser / tracer, leurs profond respect / son profond respect, onneur / honneur, elle à eut / elle a eu, etc.); une erreur peut même faire penser à un calque du russe.<sup>112</sup> Mais même en France l'orthographe n'était pas toujours bien maîtrisée par la bonne société à cette époque, et encore moins par les femmes bien nées. D'ailleurs les règles de l'orthographe n'étaient pas encore complètement fixées au XVIII<sup>e</sup> siècle. La langue de Levchina est fluide et tout indique que le niveau oral devait être très bon, voire excellent. Les dernières lettres sont d'ailleurs de meilleure facture.<sup>113</sup> Levchina semble même maîtriser mieux le français que le russe. Ainsi, dans une lettre rédigée en russe, elle écrit: "В среду у нас ворожей был, он деньги из одной руки в другую как сказать право не знаю, а по францу[з]ски escamoté [...]."<sup>114</sup> Les incursions en français dans sa prose russe sont nombreuses.<sup>115</sup>

Les langues étrangères restaient surtout l'apanage de l'élite, dans les écoles pour les basses classes (comme dans les Maisons d'éducation)<sup>116</sup> il n'était pas question de donner aux élèves une quelconque connaissance des langues autres que le russe.

### 3.2. Education privée

Dans l'éducation privée aussi, le français était désormais considéré comme indispensable pour l'éducation d'une jeune fille noble, mais son enseignement subit quelques évolutions. L'exemple de la famille de la princesse N. P. Golitsyne (1744-1837) est éloquent à cet égard. La princesse parlait très bien le français qu'elle avait appris pendant le séjour de ses parents à l'étranger.<sup>117</sup> Or son français écrit était au début quasiment phonétique; elle ignorait en grande partie l'orthographe et la grammaire françaises, sans doute parce qu'elle avait appris le français par la pratique orale et que l'écriture occupait peu de place dans cet enseignement.<sup>118</sup> En revanche, ses filles

<sup>112</sup> "Ce beau Palais qui occupe une si belle Personne" pourrait être une traduction littérale de "этот красивый дворец, который занимает такая прекрасная Персона."

<sup>113</sup> La qualité du français est à peu près celle de sa correspondante auguste. Voir les réponses de Catherine II: Черепнин, *Императорское воспитательное общество*, vol. 3, 70-74. On voit tout de même une différence entre la connaissance de la grammaire et de l'orthographe par Levchina et le niveau qu'on trouve dans les plus grandes familles aristocratiques russes dans lesquelles les enfants étaient éduqués à la maison. Dans ces familles, même chez les jeunes filles, l'orthographe est de loin plus "correcte."

<sup>114</sup> "Mercredi on a eu un prestidigitateur, je ne sais pas comment dire, mais en français il a *escamoté* [le dernier mot est écrit en français – V.R.] l'argent d'une main à l'autre." Черепнин, *Императорское воспитательное общество*, vol. 3, 79.

<sup>115</sup> Voir par exemple Черепнин, *Императорское воспитательное общество*, vol. 3, 85-86.

<sup>116</sup> Les statuts de la Maison d'éducation de Moscou ne comportent aucune indication de l'enseignement des langues étrangères. Cf. *Учреждение императорского Воспитательного дома для приносимых детей и гошпиталя для бедных родильниц в столичном городе Москве* (St.-Pétersbourg: Académie des sciences, 1763). Son texte, écrit par Betskoï, s'il reflète les nouvelles tendances éducatives en Occident, telles que l'allaitement naturel de l'enfant, suit visiblement aussi les penseurs occidentaux dans leurs idées sur les besoins éducatifs des pauvres.

<sup>117</sup> Son père était ambassadeur russe en France et envoyé au Danemark, en Prusse et en Angleterre.

<sup>118</sup> Voir des exemples de son écriture dans: *Si tu lis jamais ce journal... Diaristes russes francophones, 1780-1854*, textes rassemblés, transcrits, présentés et annotés par Elena Gretchanaïa et Catherine Viollet (Paris: CNRS Éditions, 2008), 80-102.

reçurent un enseignement de français dans lequel l'écriture jouait un très grand rôle.<sup>119</sup> L'exemple des Golitsyne, comme celui de certaines autres familles nobles, montre que les parents se souciaient beaucoup des progrès de leurs enfants en langues et particulièrement en français. L'historiographe prince Mikhaïl Chtcherbatov grondait son fils qui n'arrivait pas à faire des progrès suffisants dans cette langue, malgré les efforts de son précepteur, prêtre catholique émigré, et lui expliquait l'importance des deux langues les plus prisées en Russie, le français et l'allemand.<sup>120</sup> Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on trouve toujours des familles nobles dans lesquelles on attachait autant d'importance à l'étude du français qu'à l'étude de l'allemand, comme dans la famille Kapnist.<sup>121</sup>

Les aristocrates ayant appris le français à la maison avec des bonnes et des précepteurs, maîtrisaient généralement cette langue comme leur langue maternelle. Plusieurs d'entre eux (le prince Boris Golitsyne, le comte Pierre Chouvalov, Madame Krüdener, Natalia Golovkina, le prince Alexandre Dolgorouki, etc.) publièrent beaucoup en français et souvent en France et furent de leur temps appréciés pour leurs écrits<sup>122</sup> ou pour leurs traductions.<sup>123</sup> Le français devint pour eux plus qu'un outil de communication: il était leur langue d'écriture privilégiée, il leur ouvrit les portes des salons littéraires de Paris, leur permettant éventuellement de faire connaître la littérature russe à l'étranger et de défendre le droit de leur pays de faire partie du concert des nations civilisées...

La grande majorité des presque 500 précepteurs français et suisses dans le secteur privé en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle dont nous avons trouvé des traces, ont travaillé sous le règne de Catherine II; l'enseignement privé se répandit donc de plus en plus à la fin du siècle. En 1793, après l'exécution de Louis XVI, tous les Français résidant en Russie durent prêter serment de fidélité à la cause royale; plusieurs centaines se trouvaient alors en province. Parmi eux on trouve beaucoup de précepteurs qui enseignaient le français; en fait, tout porte à croire que la grande majorité des Français résidant en province exerçaient comme précepteurs. La liste n'est pas exhaustive et les données sont éparpillées, de plus elles ne sont pas disponibles pour toutes les provinces; il est par exemple impossible de savoir dans la plupart des cas le rang social des familles

<sup>119</sup> Les princesses (tout comme leurs frères d'ailleurs) correspondaient avec leurs parents pendant leur absence et leurs lettres (dont parle leur gouvernante) étaient de véritables exercices de style et de grammaire. Bibliothèque d'État de Russie (RGB), fonds 64 (Golitsyne), op. 106, d. 3.

<sup>120</sup> Voir Derek Offord et Vladislav Rjéoutski, "French in the education of the nobility: Mikhail Shcherbatov's letters to his son Dmitrii," in *The History of the French Language in Russia: [Online corpus of documents](#)* (consulté le 22.07.2013).

<sup>121</sup> Les enfants étaient obligés de parler pendant un mois le français, puis un mois l'allemand et ainsi de suite; le russe n'était admis dans cette famille qu'à table pendant le dîner. С. В. Скалон, "Воспоминания С. В. Скалон (урожд. Капнист)," in *Исторический вестник*, vol. 44/4 (1891), 338-367, indication dans Н. Л. Пушкарева, *Частная жизнь русской женщины: невеста, жена, любовница (XVIII-XIX в.)* (Москва: Ладомир, 1997), 212.

<sup>122</sup> Voir en particulier Elena Gretchanaïa, *Je vous parlerai la langue de l'Europe...: La Francophonie en Russie (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)* (Bruxelles: Peter Lang, 2012); et *La francophonie européenne aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles: Perspectives littéraires, historiques et culturelles*, sous la direction de Elena Gretchanaïa, Alexandre Stroev et Catherine Viollet (Paris: Peter Lang, 2012).

<sup>123</sup> Sur les appréciations occidentales de la traduction par le prince Alexandre Dolgorouki d'une pièce de Soumarokov, voir Vladislav Rjéoutski et Derek Offord, "Translation and propaganda in the mid-eighteenth century: French versions of Sumarokov's tragedy *Sinav and Truvor*," in *The History of the French Language in Russia: [Online corpus of documents](#)* (consulté le 2.08.2013).



employant les précepteurs, mais on peut faire quelques observations. Beaucoup de précepteurs en province travaillaient chez les nobles (plusieurs mentions de "propriétaires terriens"); certains chez des militaires ou des fonctionnaires de rang pas très élevé (major en second, VIII<sup>e</sup> rang; lieutenant, XII<sup>e</sup> rang; assesseur de collège, VIII<sup>e</sup> rang), ce qui doit indiquer que (à cause de la concurrence?) les services des précepteurs devenaient plus accessibles. Plusieurs travaillaient dans des villes ou domaines plus ou moins éloignés des capitales (Koursk, Smolensk, Novgorod-Severski, mais aussi Simbirsk, Oufa), l'enseignement privé et donc le français pénétrait au fin fond de la province russe. En revanche, il ne semble pas qu'il y avait beaucoup d'écoles privées en province; les listes n'en mentionnent que deux, à Koursk et à Novgorod-Severski.<sup>124</sup> A Arkhangelsk, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait quelques pensionnats tenus par la communauté allemande de la ville; or, selon une habitante de cette ville, il était très difficile de trouver des enseignants de français.<sup>125</sup>

Déjà en 1757, on trouvait à St.-Pétersbourg un pensionnat réservé aux filles, tenu par un Français, Pierre Valtière, alors que la plupart des écoles privées de cette époque étaient mixtes. Sous Catherine II, le nombre de garçons dans les pensionnats privés était largement supérieur à celui des filles, mais le nombre des filles augmentait plus vite que celui des garçons: 391 garçons contre 201 filles en 1794 à St-Pétersbourg, 410 garçons contre 275 filles en 1800. Sous Alexandre I<sup>er</sup>, quand les écoles mixtes furent interdites, le nombre de pensionnats de filles dépassa même celui des garçons à Saint-Pétersbourg.<sup>126</sup> Cette croissance rapide des effectifs féminins reflète le souci de l'éducation des filles dans la société russe, mais sans doute aussi le besoin d'inculquer le français à une jeune fille de bonne famille.

Une autre catégorie de clients des écoles privées enseignant le français étaient les marchands. C'était un phénomène nouveau en Russie. Nicolas de Zeemilière écrivait dans son annonce que son pensionnat accueillerait surtout les fils de commerçants "qui ont peu d'occasions de donner à leurs enfants les bases solides de l'enseignement du catéchisme et encore moins de leur apprendre les langues étrangères et les sciences libres."<sup>127</sup> En revanche, il est difficile de comprendre si ces annonces reflètent une demande pour les langues étrangères et les "sciences libres" chez les commerçants russes (l'annonce fut publiée en russe) ou la concurrence dans un secteur privé orienté principalement sur l'éducation de la noblesse. De toute façon, de tels cas étaient rares. De même, on voit apparaître plusieurs écoles privées pour les futurs militaires. La majorité des écoles privées s'adressait à une clientèle noble russe et à la clientèle étrangère établie à St.-Pétersbourg et à Moscou.

Si en 1757, il y avait pas moins de quinze pensionnats privés à Saint-Pétersbourg, dans les années 1780, on en trouve une bonne trentaine.<sup>128</sup> Le français était désormais presque de rigueur dans ces écoles, de même que l'allemand, la géographie, l'histoire, l'arithmétique, et quelques autres disciplines comme la danse, la

<sup>124</sup> *Les Français en Russie*, vol. 1, 167-198.

<sup>125</sup> Le nombre de Français établis à Arkhangelsk ne dépassait pas cinq personnes selon Boutkovskaïa: A. Я. Бутковская, "Рассказы бабушки," in *Исторический вестник*, vol. 18, 12 (1884), 594-631 ([version électronique](#), consultée le 22.07.2013).

<sup>126</sup> Rjéoutski, "Les écoles étrangères," 489.

<sup>127</sup> *Московские Ведомости*, 92 (1766), trad. du russe. Voir d'autres cas de ce genre dans Rjéoutski, "Les écoles étrangères," 490.

<sup>128</sup> Rjéoutski, "Les écoles étrangères," 520-522.

couture ou la musique, etc. On trouve des annonces ou des lettres qui jouaient sur l'importance de cette langue: Saucerotte disait enseigner dans son pensionnat la prononciation, les "principes" (grammaire), le style, le "goût," la "pureté," et le "génie" du français.<sup>129</sup>

### *Conclusion*

A l'époque de Pierre le Grand, les précepteurs enseignant le français étaient engagés surtout dans les cercles proches du tsar et tournés vers l'Occident. On peut donc supposer que l'inclusion du français s'explique par l'expérience de la vie en Europe occidentale que les Russes pouvaient observer lors de leurs voyages, mais aussi par l'exemple du tsar qui faisait apprendre le français à ses nièces, à ses filles et à son fils,<sup>130</sup> tribut au modèle d'éducation de la noblesse européenne. La grande masse de la moyenne et de la petite noblesse n'était sans doute pas touchée par ce phénomène, ni probablement la haute noblesse qui resta à l'écart du tsar réformateur. Le français était pratiquement absent du cadre scolaire sous Pierre le Grand, ce qui reflète l'orientation pratique et professionnelle de l'école russe de l'époque, dans laquelle le français ne trouvait pas encore sa place. La seule exception est l'école du pasteur Glück, qui formait des spécialistes de langues pour les affaires étrangères russes et dans laquelle le français figurait à côté de plusieurs autres langues.

Après l'époque de Pierre le Grand, plusieurs changements significatifs modifièrent les conditions de l'enseignement du français en Russie. Le français entra dans les établissements scolaires d'Etat, en partie certes toujours comme outil professionnel (Académie des sciences, Corps des cadets) et en partie comme élément de culture générale et outil de sociabilité indispensable pour un noble (Corps des cadets). Cependant, dans ces établissements les élèves russes étaient handicapés par les méthodes utilisées par un personnel enseignant presque toujours d'origine étrangère et ignorant le russe. Si l'on pouvait étendre ces conclusions à d'autres établissements scolaires publics pour la noblesse, on dirait que le français y stagna pendant une longue période. Certes, les Russes arrivaient aussi, malgré ce système peu efficace, à recevoir une formation leur donnant une certaine compétence en français, mais au bout de cet apprentissage, dans le milieu de la petite noblesse, on n'atteignait sans doute pas le niveau de bilinguisme qu'on connaît chez beaucoup d'aristocrates russes de la même époque et surtout de la deuxième moitié du siècle.

Dans le même temps, le français se développait dans l'enseignement privé: quelques écoles privées l'avaient dans leur cursus; de plus en plus de précepteurs, principalement allemands (ou franco-allemands dans le cas de huguenots) et français, arrivaient sur le marché russe de l'éducation. La majorité des Français ignorait l'allemand et ne pouvait donc enseigner leur langue que par une sorte de méthode directe. Plus rarement, ceux qui avaient passé du temps en Russie utilisaient le russe là où leurs collègues du public utilisaient l'allemand (le pensionnat des Feray). Surtout, le système du préceptorat, dans lequel l'enseignant passait beaucoup de temps avec son élève en utilisant sa langue dans la communication, explique pourquoi, malgré l'incompétence de certains précepteurs, les résultats de cette éducation pouvaient être

<sup>129</sup> SPFA RAN, fonds 3, op. 9, d. 78, f° 3.

<sup>130</sup> Voir sur les manuels utilisés dans la famille du tsar, l'article de S. Vlassov.

excellents sur le plan linguistique, du moins en ce qui concerne l'usage oral du français. Les familles qui avaient recours à cette forme d'éducation étaient généralement haut placées ou, dans certains cas, appartenaient à la noblesse moyenne au service de la Garde. L'éducation privée était, pour des raisons de coût, largement inaccessible à la petite noblesse qui constituait le noyau des établissements éducatifs publics. Ainsi, après l'époque de Pierre le Grand, dans l'enseignement du français, se développe un système asymétrique.

L'enseignement du français sous Catherine II portait le poids des problèmes du passé, mais vit aussi quelques changements importants. Le système pratiqué au Corps des cadets semble être resté longtemps inchangé et, au début du règne de Catherine II, le français continuait d'y stagner malgré l'introduction de l'enseignement d'au moins deux matières dans cette langue (histoire et géographie), signe sans doute de l'attention privilégiée accordée à la langue française. Par la suite, le français au Corps des cadets semble enfin obtenir le soutien des autorités, comme en témoignent les *Statuts* écrits par Ivan Betskoï. Cependant, la relation entre la langue nationale et les langues étrangères est redéfinie: le russe est désormais la base de tout enseignement, y compris de l'enseignement des langues étrangères. On part du principe que, pour bien apprendre, il faut s'appuyer sur une bonne connaissance de sa langue maternelle. La gallophobie russe commence alors à s'exprimer dans la presse et dans la littérature et la francophonie outrée de la noblesse russe va être dénoncée et le précepteur français désigné comme un vaurien, voire comme ennemi de la nation. Mais cette tendance nouvelle ne se reflète pas dans la réforme de Betskoï, qui soutient pleinement le français comme la plus utile des langues pour un noble russe, après sa langue maternelle.

A l'Institut des jeunes filles nobles, le français était aussi, avec l'allemand, puis l'italien, l'une des langues étrangères enseignées. Cependant, grâce à la présence du personnel francophone et à la proximité de la cour, le français semble être devenu ici très tôt une langue de communication quotidienne. Sa bonne maîtrise par les élèves était importante parce que l'impératrice montrait souvent cet établissement à ses invités étrangers de marque, le français étant une *lingua franca* dans la communication avec eux. Mais cette maîtrise du français répondait également à l'idée que la société russe se faisait du rôle de la maîtresse de maison noble, particulièrement dans le contexte de la diffusion de la mode du salon.

Le rôle accru du français dans l'éducation d'une jeune fille noble se remarque aussi dans le secteur privé. Très tôt, sous le règne de Pierre le Grand, les jeunes filles des grandes familles étaient associées aux études de leurs frères, mais on peut penser que pendant longtemps, cet exemple ne s'est pas généralisé parmi la noblesse et on ne sait pas exactement à partir de quand la maîtrise du français a été considérée de rigueur pour une jeune fille noble et dans quelle mesure l'allemand était important pour son éducation. Sous Catherine II, plusieurs indices montrent que le français, du moins dans les grandes familles, était considéré comme un élément indispensable de l'éducation féminine.

On observe la préoccupation des parents pour le niveau linguistique de leurs enfants. Dans le milieu de la grande noblesse, beaucoup d'attention était accordée à la perfection du français qui était l'outil de sociabilité noble par excellence. N'oublions pas que le français était appris et pratiqué non seulement dans le cadre scolaire, mais dans le cadre familial où souvent il devenait la langue de communication, lors de

différentes activités auxquelles un jeune noble de cette époque pouvait participer (spectacles donnés en français par la troupe française de la cour, voyages à l'étranger, innombrables occasions de parler français lors du Grand Tour), mais ces activités étaient peu accessibles à la petite noblesse. L'attitude de celle-ci envers le français, comme suggèrent les statistiques sur le Corps des cadets, était plus réservée, probablement parce qu'elle avait bien moins l'occasion d'utiliser cette langue dans la vie quotidienne. Le français était-il vu par la petite noblesse comme un élément caractéristique de l'aristocratie russe avec son train de vie dispendieux, ses coteries à la cour, dont certains représentants de la petite noblesse étaient si critiques?

Le nombre de pensionnats dans les capitales augmentait, reflétant l'engouement de la société pour cette forme d'enseignement dans laquelle les langues occupaient une place de prédilection et où presque toutes les disciplines étaient enseignées en langue étrangère. L'éducation privée et, avec elle, la langue française, se répandait aussi en province et devenait socialement un peu plus accessible, semble-t-il. Le degré de pénétration de cet enseignement dans la province russe est difficile à cerner car les données sont insuffisantes, mais il n'y a pas de doute que le processus était en marche à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'histoire de l'enseignement du français permet donc de voir mieux quelles sont les couches de la société russe qui ont fait leur la "langue de l'Europe." Cet enseignement reflète assez fidèlement l'évolution des idées attachées à la langue française dans la société russe: outil pratique, professionnel au début du siècle, marque de distinction sociale, *lingua franca* de l'Europe et moyen privilégié d'accès aux cultures européennes à sa fin. D'un usage très restreint au début, le français s'étend de plus en plus, sur le plan aussi bien social que géographique. Le groupe social le plus intéressé par cet enseignement reste la noblesse, mais progressivement ce phénomène déborde ce premier terreau de la francophonie, répondant à une demande naissante dans le milieu des commerçants et, comme on verra dans l'article suivant, dans celui de l'Eglise.